

684 JUILLET-SEPTEMBRE 2017

choisir

REVUE CULTURELLE D'INFORMATION ET DE RÉFLEXION



L'appel des extrêmes

Le besoin de nature

Sommaire

choisir

REVUE CULTURELLE JÉSUIITE D'INFORMATION
ET DE RÉFLEXION FONDÉE EN 1959

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
redaction@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 75; fax +41 22 827 46 70

Conseil de rédaction

Raphaël Broquet sj, Bruno Fuglistaller sj,
Stjepan Kusar, Étienne Perrot sj, Luc Ruedin sj

Administration et Abonnements

Geneviève Rosset-Joye
rue Jacques-Dalphin 18 – 1227 Carouge (Suisse)
administration@choisir.ch
tél. +41 22 827 46 76

Tarifs

Édition papier + web 1 an
Tarif normal: Frs 55.–
Tarif réduit (étudiants, apprentis, AVS, AI): Frs 48.–
Europe: Frs 60.–
Autres pays: Frs 65.–
Abonnement de soutien: Frs 80.–
Prix au numéro: Frs 13,50 (+ port)

Site Web

www.choisir.ch

Maquette

GRAFIX Communication visuelle
rue Hans-Geiler 2a, 1700 Fribourg

Imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue de Scex 34, 1950 Sion

Les titres et intertitres sont de la rédaction



ÉDITORIAL

Des extrêmes à la radicalisation par Lucienne Bittar 3

EXTRÊMES

SPIRITUALITÉ

Piège et sens de l'ascèse par Bruno Fuglistaller sj 5

RELIGIONS

La démocratisation du radicalisme par Ana Petrache 7

De Malraux à Houellebecq 10

Le XXI^e siècle est-il religieux ? par Jean-Louis Loubet del Bayle

SOCIÉTÉ

Les conversions en prison par Véronique Lecaros 17

Résister à la radicalisation par Amanda (Garcia) Spierings 22

ÉCONOMIE

Des pseudo lois de l'équilibre par Étienne Perrot sj 26

REGARD

Fous, mais pas cinglés par Eugène 30

SCIENCES

Le cerveau sous pressions 33

Un entretien avec Etienne Kœchlin par Céline Fossati

PHILOSOPHIE

L'impossible risque 0 par Frédéric Le Blay 37

LETTRES

Immensément par Jérôme Meizoz 42

NATURE

SOCIÉTÉ

La biodiversité en parcs 45

Un entretien avec Daniel Cherix par Lucienne Bittar

Une aumônerie agricole 50

Pourquoi ? par Pierre-André Schütz

PHOTOGRAPHIE

Quelle nature ? 54

Robert Zhao Renhui par Holly Roussel Perret-Gentil

LETTRES

Le sauvage par Louis Espinassous 59

REGARD

De l'émerveillement par François Berger 61

CULTURE

LETTRES

Lettre à un jeune poète 65

qui n'a encore rien publié par Gérard Joulité

EXPOSITIONS

Rodin et les autres par Geneviève Nevejan 68

LIVRES OUVERTS

73

Ô Trinité éternelle !

Tu es une mer sans fond
où plus je me plonge, plus je te trouve,
et plus je te trouve, plus je te cherche encore.
De toi jamais on ne peut dire: c'est assez!
L'âme qui se rassasie dans tes profondeurs
te désire sans cesse,
parce que toujours elle est affamée de toi,
toujours elle souhaite de voir sa lumière dans ta lumière.

Dans cette lumière je te connais,
et tu es présent à mon esprit,
toi qui est le Bien suprême et infini,
le Bien au-dessus de tout bien
et qui fait la vraie félicité.
Tu es la Beauté qui surpasse toute beauté,
la Sagesse au-dessus de toute sagesse.
Revêts-moi, Trinité éternelle,
revêts-moi de toi-même
pour que je passe cette vie dans la lumière
de ta révélation qui a enivré mon âme.

Catherine de Sienne

Éditorial

Des extrêmes à la radicalisation

Lucienne Bittar
rédactrice en chef

De l'infiniment petit à l'infiniment grand de l'Univers, des violentes et meurtrières catastrophes naturelles à la fragilité d'une aile de papillon ou la douceur d'un flocon de neige, de la barbarie la plus sanguinaire aux purs actes d'amour, de la misère et la faim qui tenaillent des populations entières à la richesse indécise de quelques-uns toujours plus fortunés (E. Perrot, pp. 26-29), les extrêmes sont de ce monde, constamment et partout. Ils modèlent nos environnements, influencent le cours de l'Histoire ... et inspirent nos âmes.

Cris de révoltes contre l'ordre divin ou la fatalité, supplications, remerciements se font plus vifs lors de deuils douloureux ou de radieuse plénitude. Le questionnement métaphysique s'intensifie dans les moments de crises profondes et de déroutes des cœurs. Les regards se portent instinctivement vers le Ciel quand l'homme, debout en pleine nature, regarde avec allégresse l'immense océan, la voûte étoilée, les majestueuses crêtes enneigées ou le puissant chêne déployant ses branches au-dessus du pré. Il expérimente alors qu'il est partie d'un

tout (L. Espinassous, Fr. Berger, pp. 59-63); il pense au-delà du visible, il médite sur le Bien et le Mal.

Une situation extrême n'est donc pas bonne ou mauvaise en soi. Elle induit un mouvement, une décision qui peut être constructive ou destructrice. Quand elle rejoint l'homme dans son désir de se dépasser, d'explorer de nouvelles solutions, de construire un monde plus sûr, plus juste ... avec les autres, pour les autres, quand elle le conduit à expérimenter l'altérité et le décentrement, elle se fait porteuse de vie, de bien, de beau. Mais quand elle le mène à l'isolement, au narcissisme stérile, au nihilisme (quoi de plus extrême que l'ère du vide ?), à l'annihilation de la pensée de l'autre, elle se fait chemin de mort et l'éloigne de sa source divine. « Le piège de l'extrême, écrit Bruno Fuglistaller (pp. 5-6), c'est de s'en faire le sujet. »

Sur le plan social, ce mouvement se traduit en Occident par une radicalisation de la pensée collective, religieuse ou idéologique (A. Petrache, pp. 7-9, A. Spierings, pp. 22-24). En quête de sens, l'homme s'accroche à toutes sortes de *-ismes* (terrorisme, nationalisme, fondamentalisme, scientisme) réducteurs et mortifères. Les sciences ont bien tenté de remplacer les religions et d'apporter réponses et sécurité, mais sans grand succès (J.-L. del Bayle, pp. 10-15, Fr. Le Blay, pp. 37-41). Les spiritualités qui se centrent sur l'Autre, qui mettent l'homme en relations, qui appellent à l'écoute de l'intériorité, au dialogue et au discernement et qui rappellent notre responsabilité à l'égard de la Création ont un rôle pacificateur à jouer. Pour faire face aux écueils où nous entraînent les extrêmes du monde et préserver notre liberté de pensée, connaissance et sagesse, science et foi doivent se conjuguer. « Tiens ton esprit libre, même pour faire le contraire... En cela n'abdique jamais »,¹ nous conjurait déjà Ignace de Loyola, il y a 500 ans. ■

¹ *Monumenta Ignatiana, I, Epistolae et Instructiones XII*, p. 679.



EXTRÊMES



Extrêmes

Piège et sens de l'ascèse

Bruno Fuglistaller sj, Genève
accompagnateur des *Exercices spirituels*

La recherche de l'absolu est un des moteurs dans la vie spirituelle, mais conduit-elle nécessairement à l'extrémisme ? Ou, pour le dire autrement, l'extrémisme est-il une étape nécessaire de la quête spirituelle ? Au regard du monde d'aujourd'hui, où des fanatiques de tout poil se réclament d'idéaux qu'ils entendent réaliser coûte que coûte au nom de Dieu ou pour lui, on serait tenté de le croire.

Il y a toujours eu des hommes et des femmes pour couper radicalement avec le monde, au nom de leur volonté de tout donner à Dieu, dans l'histoire de la spiritualité chrétienne ou d'autres cultures religieuses. Les Pères du désert, les reclus et recluses du Moyen Âge nous en montrent quelques exemples. Mais s'agit-il là d'extrémisme ?

Saint Paul déjà parle d'une lutte spirituelle que le chrétien doit engager dans sa vie personnelle et dans sa vie apostolique. Ainsi la vie chrétienne contient-elle une dimension de combat : « Tous les athlètes s'imposent une ascèse rigoureuse ; eux, c'est pour une couronne

périssable, nous, pour une couronne impérissable » (1Co 9,25). Il s'agit à la fois d'accomplir certains exercices corporels - souvent en contrôlant ses besoins fondamentaux, tels la nourriture et le sommeil - et de prendre du temps pour prier davantage. Cette voie se retrouve dans toutes les traditions spirituelles.

Illusion

Au-delà de la dimension de privation, l'ascèse implique une finalité. Un pourquoi renoncer, avec plus ou moins de radicalité, à certaines choses. Dans une perspective chrétienne, il s'agit de se rapprocher de Dieu en suivant l'exemple du Christ. Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse se rapprocher de Dieu. C'est donc la vie du Christ qui est la référence. L'ascèse, le renoncement, même s'il peut être radical voire extrême, n'a de sens que dans la mesure où il rapproche de Dieu et décentre de soi.

C'est là que réside le risque de la mystification : s'auto-admirer dans sa capacité de renoncement. Ignace de Loyola lui-même a été pendant un temps victime de cette illusion où le renoncement devient une fin en soi par ce qu'il manifeste de faculté de maîtrise. L'ascète oublie ce faisant que l'essentiel n'est pas tant dans sa capacité de se passer de quelque chose ou d'accomplir quelque chose que dans la relation qu'il établit avec Dieu. Le piège de l'extrême, c'est de s'en faire le sujet, alors que dans une perspective chrétienne le sujet ne peut s'en remettre qu'à Dieu lui-même. Ce n'est que pour lui et avec lui que le renoncement fait sens et peut durer. La duperie est de croire que l'on va y arriver par ses propres forces, d'où la nécessité de « faire » (qui peut aussi être un renoncement) ; or c'est Dieu qui fait. Chacun est capable, pendant un temps plus ou moins long, de renoncer à quelque chose ou de s'imposer une démarche, mais la durée n'est possible que dans le décentrement.

Membre du comité de rédaction de *choisir*, Bruno Fuglistaller enseigne à l'Atelier œcuménique de théologie (AOT) et au département de la formation de l'Église catholique à Genève. Historien de l'art, il tient une chronique sur www.jesuites.ch de méditations sur des tableaux.

Extrêmes

Piège et sens de l'ascèse

Buñuel dans *Simon du désert* (1965) pose un regard intéressant sur la radicalité de la vie du stylite. Il y a bien sûr beaucoup d'humour et d'ironie dans son film, mais le réalisateur espagnol touche quelque chose de très juste et de très fort dans l'histoire qu'il met en scène. L'ascète est présenté comme régulièrement tenté par le Diable. Ce dernier prend les traits tantôt d'une femme, tantôt d'une enfant et même du Christ ; à chaque fois, Simon résiste en dévoiant la supercherie. L'ultime tentative consiste à enlever Simon de sa colonne et à le planter dans une grande ville, au milieu d'une discothèque inondée de bruit et de danseurs frénétiques. La dernière image nous le montre comme à distance de cette agitation, fumant la pipe. L'ascèse peut se vivre au cœur de l'agitation, c'est là, pour moi, le message du film.

Mais son intérêt est peut-être aussi de montrer que la radicalité, pour le spirituel qu'est Simon, n'est pas là où il l'imagine. Plutôt que d'accomplir des exploits ascétiques, il s'agit pour lui de se laisser faire, en vivant tout en relation avec Dieu.

Visibilité ou intériorité

Notre réflexion nous amène ici à établir un lien entre radicalité et extrême. La radicalité est ce qui atteint la racine ou en vient. L'extrême, au contraire, est ce qui est placé à la limite, ce au-delà de quoi on est dans l'excès. D'une certaine façon, l'extrême nous conduit dans les marges. Pour certains, cela se traduit par la recherche de la visibilité, de la

mise en scène. Ainsi Buñuel débute son film avec le « déménagement » de Simon le Stylite sur une nouvelle colonne « sponsorisée » par un donateur. Mis en scène sur sa colonne, vivant à l'extrême en quelque sorte, toutes sortes de gens viennent le voir, lui demandent des miracles, l'admirent. Dans la scène finale, par contre, Simon est perdu au milieu des danseurs, du brouhaha de la musique, anonyme. Seule la caméra le sort de la masse en focalisant sur lui. L'ascète, un peu malgré lui peut-être, a été appelé à passer de l'extrémisme à une radicalité toute intérieure.

C'est là que surgit la question du discernement. Quand il s'agit de suivre le Christ, faut-il toujours choisir le chemin le plus difficile, celui du renoncement le plus radical ? Buñuel le montre : la plus grande radicalité n'est pas nécessairement la plus spectaculaire.

Dieu au centre

Quand, dans une perspective de foi, il s'agit de discerner, le véritable enjeu est celui de la relation avec Dieu, avec le Christ. Comment telle personne, avec ses forces et ses faiblesses, peut-elle davantage entrer en relation avec Dieu pour que sa vie soit plus féconde ? La réponse à cette question est différente pour chacun. Discerner, c'est voir ce qui est le mieux pour cette personne concrète. Il ne s'agit pas d'appliquer des recettes ou de faire entrer la personne dans un moule, mais de l'aider à découvrir comment mener une vie plus vivante, plus féconde, en mettant Dieu au cœur de son existence.

L'enjeu du discernement est d'être plus proche de Dieu. Dans un monde comme le nôtre, tiraillé par tellement de sollicitations contradictoires, la radicalité consiste à mettre Dieu au centre de notre vie, et d'organiser notre vie autour de ce centre. ■

Extrêmes

La démocratisation du radicalisme

Ana Petrache, Bucarest (R)
philosophe

RELIGIONS

Que l'on parle de politique ou de religion, le radicalisme repose sur la certitude de détenir la vérité et sur le désir d'imposer celle-ci à tous, par n'importe quel moyen. Cette tentation totalitaire habite l'homme depuis toujours, mais elle trouve aujourd'hui les moyens de son épanouissement.

Ana Petrache vient de publier sa thèse *Gaston Fessard : un chrétien de rite dialectique ?* (Paris, Cerf 2017, 304 p.), qui porte sur la pensée de ce jésuite contre toute forme de totalitarisme. Elle s'intéresse aux relations entre le religieux et le politique et a travaillé pour la Fondation pour la recherche et le dialogue interreligieux de l'Université de Genève.

Être religieux dans nos sociétés laïques, qui fonctionnent d'après d'autres repères et valeurs, est souvent considéré par ceux qui ne le sont pas comme une forme de radicalisme intrinsèque. Un bon chrétien qui croit dans le Royaume de Dieu ou un bon musulman qui se soumet totalement à la volonté d'Allah et applique toutes les prescriptions de sa religion est perçu par ses concitoyens comme un radical par nature. Ainsi, en Roumanie, un projet de loi signé par plus de 3 millions de citoyens voulant définir le mariage comme une « union entre l'homme et la femme » a été catalogué par le président du pays comme un geste de fanatisme religieux.

De l'autre côté, l'athéisme militant qui s'oppose verbalement aux valeurs religieuses est lui aussi perçu par les croyants comme une forme de radicalisation. Ce qui est ou n'est pas radical dépend en fin de compte du point de vue d'où l'on se place, de la géographie et de l'époque. La vie d'un saint du Moyen Âge passe pour les croyants d'aujourd'hui pour une forme de radicalisme, tout comme l'était au début du XIX^e siècle l'idée du suffrage universel masculin.¹

L'adjectif radical n'est pas un qualificatif absolu. Il ne fait que mesurer la distance entre nos propres valeurs et les habitudes de la société. Par rapport au relativisme contemporain dominant, toute croyance en une seule vérité excluant les autres est considérée comme une forme de radicalisme.

Radicalisme religieux

Mais qu'entend-on par *radicalisation* aujourd'hui ? Ce concept s'oppose-t-il à la raison ou plutôt au relativisme ? Est-il nécessairement corrélé à la violence (envers soi-même ou envers les autres) ? Sur le plan des religions, quand nous parlons aujourd'hui de radicalisme, nous visons le plus souvent la violence commise au nom d'une religion : le radical est celui qui rompt ou menace l'ordre établi, qui affiche donc une prétention politique. C'est ainsi que d'une question spirituelle, le débat glisse vers l'espace public et se fait politique. Plus important, ce qui fait le radicalisme est la prétention à changer l'ordre établi par un processus non démocratique.

En ce sens, le radical qui se contente de l'être envers soi-même, qui ne cherche pas à s'imposer publiquement, se retrouve mal étiqueté : on peut le cataloguer dans le fondamentalisme, mais pas dans le radicalisme. Le fondamentaliste soutient que la révélation est un guide nécessaire et suffisant pour l'organisation de la société. Le radicaliste fait un pas de plus en assumant l'action

Extrêmes

La démocratisation du radicalisme

politique pour imposer sa vision théologique. Il exclut les autres arrangements sociaux et les autres interprétations théologiques concurrentes.

On peut aussi comprendre le radicalisme comme une politisation de la religion.² Il désigne l'intention de certains groupes religieux d'aller à la racine de l'ordre social commun et de le changer en imposant leur vision religieuse politisée.

Une question politique

Mais alors, le radicalisme religieux est-il vraiment d'une autre nature que le radicalisme politique? Le fait d'invoquer une autorité religieuse pour bénir un nouvel ordre change-t-il la donne? Dans l'Histoire, les millénarismes religieux et les millénarismes politiques sont souvent concurrents, mais sont-ils si différents? Les seconds, il est vrai, ont fait bien plus de victimes que les premiers, et cela pour une raison simple: le discours religieux a des anticorps contre le millénarisme dont ne dispose pas le discours politique. Ainsi un « vrai » chrétien sait que le Royaume dans sa forme complète n'adviendra qu'à la fin de l'Histoire, et un « bon » musulman qu'Allah seul a le pouvoir de punir les infidèles.

En dehors de cette différence, on ne peut pas distinguer le radicalisme religieux du radicalisme politique. Ces deux catégories, au final, proposent d'usurper la place de Dieu par l'instauration d'un ordre incontournable pour tous. Il n'existe donc qu'une seule forme de radicalisme, qui consiste à

s'opposer à la liberté des autres, quitte à détruire ce qui n'est pas conforme à sa propre vision du monde, pour imposer son interprétation de *la Vérité*. Le radical tout comme le fondamentaliste croit avoir un accès privilégié à la vérité qui exclut toutes les autres narrations.

La différence est plutôt dans les moyens mis en œuvre pour établir cette vérité. Le prophète fondamentaliste qui se cantonne à essayer de persuader les autres sans leur imposer de contraintes est encore considéré dans nos sociétés comme « un bon citoyen » - même si l'ordre politique devine la menace que contient un discours du type « Repentez-vous ! ». Il cesse d'être ce « bon citoyen » quand son passage vers le radicalisme est accompli et qu'il transforme sa vérité en un instrument légitimant une action politique révolutionnaire.

Ce phénomène n'est pas nouveau, comme on a tendance à le croire. Les radicaux ont toujours existé, en Europe, comme ailleurs. Ce qui est plus récent en revanche, et qui induit des effets pour tous, est la « démocratisation du radicalisme ». Non pas qu'il y ait beaucoup plus de radicaux aujourd'hui, mais du fait de notre développement technologique, n'importe qui - y compris l'adolescent rebelle d'autrefois ou le marginal de jadis - peut s'exprimer comme un radical, comme un messie à rebours. L'accès aux informations via Internet est confondu avec l'accès à la connaissance. Un tout petit nombre de radicaux peuvent détruire beaucoup de modérés.

Un ersatz de sens

Le langage religieux est utilisé pour exprimer un désir révolutionnaire mettant en cause l'ordre établi qui semble injuste (et qui parfois l'est vraiment). Le discours radical offre un ersatz de sens, qui passe pour un vrai idéal chez des âmes assoiffées de direction. Mais si le Messie est celui qui sauve, le radical est celui qui punit, qui fait advenir le jour

du jugement, la destruction et la désolation. Le radical adhère à un discours apocalyptique; il veut interrompre le flux normal du temps et amener la destruction qui obligera l'ordre social à changer. Même ceux qui prétendent œuvrer à la création d'un ordre théocratique. Un régime théocratique, aussi utopique qu'il soit, suppose des règles claires de fonctionnement, un effort de construction et de pensée, choses qui sont absentes dans les discours radicaux, animés par un pur désir de destruction.

Une pensée réduite

Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il y a donc une corrélation entre le radicalisme et le manque de culture religieuse. Le désir de vérité se contente de deux ou trois idées répétées mais jamais questionnées; il n'y a pas de recherche d'une compréhension authentiquement religieuse. Le radicalisme religieux - tout comme l'idéologie politique par rapport à la philosophie - est une petite somme de « vérités » exprimées dans une langue de bois qui exige la soumission inconditionnée. L'expression radicale de la religion nie la beauté des traditions et des héritages, en réduisant des conjectures complexes et raffinées à des raccourcis utiles pour l'action. La première victime du radicalisme religieux est donc le pluralisme théologique, le débat au sein de la même tradition.

Le radical adhère à un discours apocalyptique, il veut amener la destruction qui obligera l'ordre social à changer.

À côté de cette démocratisation du radicalisme, on observe également sa globalisation. Le radicalisme n'a plus de domicile fixe, il apparaît tout aussi bien dans des pays profondément religieux que dans des pays laïques, dans des sociétés conservatrices traditionnelles, que dans des sociétés progressistes émancipées. C'est ainsi que le radicalisme peut

devenir une politique d'État autoritaire, comme en Arabie saoudite, ou rester marginal, comme en France.

Le comble de la globalisation est que chacun peut devenir une victime de la radicalisation ou, pire, d'une de ses expressions extrêmes, le terrorisme, qu'il vive à Paris, à Tel Aviv, à Londres ou à Bagdad. Au niveau épistémique, cela signifie qu'il n'y a pas de société type engendrant le radicalisme religieux. Ni l'acceptation d'une religion officielle, ni l'acceptation du pluralisme multiculturel ne sont a priori des cadres capables de s'en protéger.

Fragile armistice

Enfin, le radicalisme incarne la fin du rêve démocratique de consensus et la déception concernant le pouvoir de la démocratie à construire des communautés. Karl Popper définissait la démocratie comme l'armistice des conceptions fondamentalistes. Un armistice possible et nécessaire, selon le penseur politique, à cause du caractère non manifeste de la vérité: personne ne peut prouver aux autres qu'il a accès à la vérité, même si chacun est en droit de le croire. Toutefois l'armistice n'est pas la paix. Son équilibre fragile peut toujours être remis en cause par une forme de radicalisme. ■

¹ **Elie Halévy**, *La formation du radicalisme philosophique. L'évolution de la doctrine utilitaire*, Paris, Felix Alcan 1901, p. 206.

² **Oren Yiftachel, Batya Roded**, « Abraham's Urban footsteps: political geography and religious radicalism in Israel/Palestine », in *The fundamentalist city. Religiosity and the remaking of urban space*, Nezar Alsayyad, Meigan Massoumi, Roudledge 2010, p. 179.

Extrêmes

De Malraux à Houellebecq Le XXI^e siècle est-il religieux ?

Jean-Louis Loubet del Bayle, Toulouse
politologue et sociologue

RELIGIONS

« Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas. » Même si l'orientation majoritaire des sociétés occidentales sécularisées paraît contredire ce propos attribué à André Malraux, divers témoignages et observations liés à l'actualité récente conduisent à l'évoquer à nouveau, en suscitant des interrogations sur les liens possibles entre le besoin de religion et le vide existentiel des sociétés contemporaines.

L'authenticité de ce pronostic malruvien a été contestée, bien qu'il traduise des préoccupations qui ont été celles de l'auteur de *La condition humaine* durant toute sa vie. Dès l'orée de sa carrière intellectuelle s'expriment chez Malraux des préoccupations à caractère métaphysique et religieux. Dans son premier essai, *La tentation de l'Occident* en 1926, il constate la profondeur de la crise que la guerre de 14 a ouverte en Europe: « Au centre de l'homme européen, dominant les grands mouvements de la vie, il est une absurdité essentielle. » Selon lui, si l'humanisme individualiste et rationaliste qui paraît s'être substitué au christianisme depuis

le XVIII^e siècle a pu faire illusion pendant quelques décennies, il est désormais à bout de souffle et son ébranlement laisse l'homme européen en proie à des questions qui n'ont plus de réponse. « Pour détruire Dieu et après l'avoir détruit, l'esprit européen a anéanti tout ce qui pouvait s'opposer à l'homme: parvenu au terme de ses efforts, comme Rancé devant le corps de sa maîtresse, il ne trouve que la mort... » Malraux s'inquiète de ce nihilisme et de l'angoisse que lui paraît créer le vide qu'on rencontre lorsque, dit-il, on essaie « de chercher sous les actes des hommes une raison d'être plus profonde ». ¹

Ce questionnement initial se retrouve en filigrane dans toute son œuvre, dans ses écrits romanesques comme dans sa réflexion sur l'art et la culture. ² Ainsi, au lendemain des événements de Mai 68, il note: « Le drame de la jeunesse me semble la conséquence de celui qu'on a appelé la défaillance de l'âme. Peut-être y a-t-il eu quelque chose de semblable à la fin de l'Empire romain. Aucune civilisation ne peut vivre sans valeur suprême. Ni peut-être sans transcendance. » ³ Et il ajoute: « Les malaises qu'ils ressentent plus que nous sont au fond de nature religieuse, parce que nous sommes dans une situation sans précédent de rupture entre l'homme et le cosmos, entre l'homme et le monde. » ⁴

Ces interrogations deviendront omniprésentes chez lui dans les années précédant sa disparition en 1976: « Nous sommes la première civilisation qui ne sache plus le sens de la vie. Nous vivons dans une civilisation qui, à la question: qu'est ce que les gens font sur la terre? répond: je ne sais pas. Cela n'est jamais arrivé. » On ne peut que souligner combien ces dimensions métaphysique et religieuse de sa réflexion sont en consonance avec le propos cité au début. Il l'écrit explicitement d'ailleurs dans les *Antimémoires* (1967): « Il reste à savoir si une civilisation peut n'être qu'une civilisation de l'interrogation et de l'ins-

Professeur émérite de Science politique à l'Université de Toulouse-Capitole. Auteur de nombreuses études consacrées à l'histoire des idées, dont *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Seuil 2001, 576 p.

tant et si elle peut fonder longtemps ses valeurs sur autre chose que sur une religion. »⁵

Il est clair que pour Malraux une religion ne se confond pas avec les aspects socio-politiques que l'on peut rencontrer dans l'actualité, pas plus que ce n'est une morale faite de prescriptions concernant les comportements sociaux ou individuels. Pour lui, religion a une signification métaphysique ; c'est d'abord et essentiellement une réponse, ou une tentative de réponse, aux questions naturelles et permanentes que posent à l'homme sa confrontation avec le monde et avec sa condition d'animal humain. Cette réponse n'a qu'ensuite des prolongements moraux ou sociaux.

Nature et histoire

Cela étant, on peut s'interroger sur ce qu'est devenu le pronostic malruvien au cours des décennies qui ont suivi. Une première approche, assez répandue, consiste à se demander si ces questions sont bien des questions « naturelles » ou seulement « conjoncturelles », liées à un moment de l'histoire humaine qui est peut être en train de s'achever.

Dans la perspective d'une historicité culturelle, ces questions seraient l'héritage d'un âge religieux de l'humanité en voie de disparition, supplanté par la pensée scientifique. Ce point de vue a été naguère celui du biologiste Jacques Monod : « L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard. Non plus que son destin, son devoir n'est inscrit nulle part. »⁶ Dès lors l'homme contemporain devrait s'adapter à cette situation et cesser de chercher des réponses à un questionnement non seulement illusoire, mais aussi dangereux dans la mesure où les réponses religieuses seraient grosses de risques d'intolérance et de violence, menaçant l'autonomie individuelle ou collective considérée comme un des acquis les plus précieux de la modernité. À l'op-

posé, il conviendrait qu'il trouve son bonheur, malgré ses limites, dans la sérénité d'un hédonisme pacifié.⁷

À ces considérations s'ajoutent des analyses sociologiques sur les transformations de la condition humaine qui périmerait le besoin humain de ces réponses. Se serait ainsi effacée la précarité de la condition humaine qui, hier, créait un sentiment quasi-permanent d'insécurité, lié à de multiples menaces naturelles ou sociales. Le sentiment d'autonomie et de liberté individuelles que donnent à l'homme moderne l'évolution des sociétés et le progrès des techniques le conduirait par ailleurs à ne plus rechercher des références extérieures pour comprendre sa destinée ou à les considérer comme inutiles. En faisant reculer les limites de la condition humaine, l'homme moderne se sentirait installé dans une vie qui n'est plus constamment menacée et perdrait ainsi le sentiment de sa finitude et des interrogations qu'elle peut susciter. Il s'affranchirait de ce « trouble de penser » et de cette « peine de vivre » dont parlait Tocqueville.

Resurgissement des interrogations

Certains pourtant expriment aujourd'hui des inquiétudes proches de celles de Malraux, mais sans partager son hypothèse d'un retour du religieux. Ainsi en est-il du sociologue et historien Marcel Gauchet qui a décrit, après Max Weber, le *désenchantement du monde*⁸ comme une caractéristique fondamentale de la modernité. Son diagnostic concerne la dimension collective du religieux et son rapport à la société. Pour lui, depuis le XVIII^e siècle particulièrement, les sociétés occidentales sont entrées dans un processus irréversible de « sortie de la religion ». Le christianisme en a été une étape décisive, tout d'abord parce qu'il distingue, comme tous les monothéismes, le divin de la création, en fondant ainsi une certaine autonomie de cette création, puis parce

Extrêmes

De Malraux à Houellebecq

Le XXI^e siècle est-il religieux ?

que sa distinction spécifique du temporel et du spirituel a favorisé l'autonomisation de la destinée historique des sociétés.

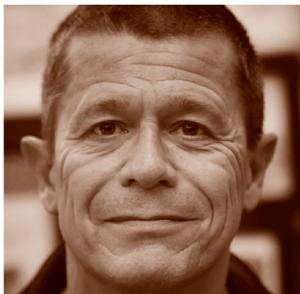
Le questionnement métaphysique reste cependant pour Gauchet une caractéristique irréductible de la condition humaine et, sur ce point, l'éclipse du religieux l'amène à partager certaines des préoccupations de Malraux : « Le déclin de la religion, écrit-il, se paie en difficulté d'être soi. La société d'après la religion est aussi la société où la question de la folie et du trouble intime de chacun prend un développement sans précédent. Parce que c'est une société psychiquement épuisante pour les indi-

vidus, où rien ne les secourt ni ne les appuie plus face à la question qui leur est retournée de toutes parts en permanence : pourquoi moi ? Que faire de ma vie quand je suis seul à la décider ? Nous sommes désormais voués à vivre à nu, et dans l'angoisse, ce qui nous fut plus ou moins épargné depuis le début de l'aventure humaine par la grâce des dieux. »⁹

Soucieux d'éviter les contresens sur sa thèse de la sortie de la religion, il insiste sur la pérennité de la question spirituelle, avec « l'investissement humain sur l'invisible » que peut entraîner « la préoccupation pour les questions ultimes portant sur la destinée humaine, sur la signification des expériences fondamentales de la vie et sur l'orientation éthique globale de l'existence ». ¹⁰ Car, ajoute-t-il, « si l'animal métaphysique ne se connaît plus pour tel, cela ne l'empêche pas d'exister ». ¹¹

Certains ajoutent à ce type d'analyse à dimension individuelle un facteur social susceptible de rendre plus pressant encore ce questionnement. Ils observent

De g. à dr. : André Malraux, Marcel Gauchet, Edgar Morin et Jacques Monod (haut) ; John Updike, Emmanuel Carrère et Michel Houellebecq (bas). © Ldd



que dans les sociétés traditionnelles, la vie des hommes et des sociétés était dominée par la précarité, qui absorbait une grande partie de leur énergie et de leur faculté de réflexion; mais aujourd'hui, l'affranchissement des contraintes biologiques, sociales ou économiques, le développement du temps libre risquent de donner aux questions existentielles et métaphysiques une acuité plus grande. À quoi s'ajoutent les interrogations que fait naître le progrès scientifique et technique, en multipliant des transformations qui, après avoir bouleversé l'environnement, touchent au plus intime de la condition humaine.

« Toute civilisation qui veut arracher l'humanité au destin pose nécessairement la question du destin de l'homme »,¹² déclarait il y a un demi-siècle le sociologue Edgar Morin, qui constatait une permanence historique des interrogations métaphysiques et l'échec des tentatives de réponses non religieuses. Dans un entretien publié dans *Le Monde* (19 mars 1991), il expliquait : « Jusqu'à présent, on a toujours considéré que l'être humain avait besoin de certitudes pour vivre. Lorsque les grandes religions ont décliné, d'autres certitudes, rationalistes, scientistes, ont apporté l'assurance du progrès garanti. Nous avons perdu l'avenir « progressif » promis par le développement de la science et de la raison, qui ont révélé de plus en plus leurs ambivalences, et nous avons perdu l'avenir « radieux » du salut terrestre. »

Dès lors Edgar Morin se demande s'il est possible de se passer de ces réponses, malgré les restrictions qu'elles peuvent comporter pour l'autonomie humaine : « Les idéologies de certitude, en nous protégeant du désespoir, n'ont-elles pas valeur de survie plus fondamentale que les effets mortels de leur fanatisme ? Le temple, la pyramide, la promesse ne sont-ils pas des remèdes vitaux, des antithanatiques nécessaires contre l'angoisse insupportable de l'incertitude et la béance insensée du

néant ? »¹³ Sa conclusion est proche de celle de Gauchet : notre « nouveau destin » est a-religieux, mais avec l'impossibilité d'échapper aux inquiétudes que cela implique.

Carrère et Houellebecq

On trouve un écho à ces analyses dans certaines interrogations culturelles contemporaines ou certains événements récents caractérisés par une résurgence d'interrogations à caractère religieux. Ainsi chez deux romanciers qui ont marqué l'actualité littéraire récente. Dans son roman *Le Royaume*, Emmanuel Carrère parle de l'inquiétude de ceux qui éprouvent « une espèce de stupeur qui leur interdit de vivre sans se demander pourquoi ils vivent ». ¹⁴ Après une éphémère conversion personnelle au christianisme, qui s'est soldée, semble-t-il, par un retour à un agnosticisme inquiet, ses préoccupations restent celles de ce qu'il appelle un « esprit religieux ». Les cinq cents pages consacrées dans *Le Royaume* à une enquête romancée sur les origines du christianisme illustrent cette préoccupation. Ce livre constitue un point de repère intéressant, d'abord par la place centrale qu'y occupe le questionnement métaphysique personnel de chacun sur sa propre vie, ensuite par l'importance qu'il accorde à une réflexion plus générale sur des problèmes religieux, enfin par l'accueil surprenant qui lui a été réservé.

L'autre témoignage, plus explicite encore, est celui de Michel Houellebecq dans son roman controversé *Soumission*¹⁵ et dans les commentaires qu'il en fait. Il donne de certains phénomènes contemporains, comme l'audience de l'islam ou des mouvements évangélistes, une interprétation religieuse et métaphysique, en y voyant une illustration de « la souffrance à vivre sans dieu », de « la difficulté de vivre sans religion ». ¹⁶ Il note, sur le plan personnel : « Les questions qui ont fait perdre le sommeil à Pascal m'ont aussi fait perdre

Extrêmes

De Malraux à Houellebecq

Le XXI^e siècle est-il religieux ?

le sommeil. Les espaces infinis : est-ce que tout cela est silence, chaos, vide ? (...) J'ai besoin de savoir si le monde est organisé ou pas, ça me torture vraiment. » Mais son questionnement, n'est pas qu'individuel et concerne aussi le destin des sociétés, qu'il évoque en se référant à Auguste Comte : « Comme [lui], je pense qu'à long terme, une société ne peut tenir sans religion. » Il diagnostique donc une remontée du religieux, « même si je ne peux pas vous dire pourquoi il survient maintenant. Mais je le sens. »

Ces témoignages littéraires vont d'une certaine manière dans le sens des propos de Malraux. La récente actualité socio-politique tendrait à les corroborer,

Les idéologies de certitude, en nous protégeant du désespoir, n'ont-elles pas valeur de survie plus fondamentale que les effets mortels de leur fanatisme ?

avec des événements violents qui, plus ou moins pertinemment, se réclament de références religieuses et obligent à s'interroger sur leur signification. Dans la perspective évoquée ici, les formes meurtrières prises par ces événements interpellent moins que le rôle qu'y jouent des phénomènes de conversion religieuse à l'islam de jeunes occidentaux.

Les dérives du nihilisme

L'opinion médiatique se rassure en en donnant des interprétations superficielles, en termes de pathologie sociale ou de pathologie mentale. Mais d'au-

tres réflexions se font jour qui s'interrogent sur ce qui ressemble à un certain retour du religieux, au-delà des formes aberrantes qu'il peut prendre. Un mot symbolise assez bien - en creux - la tonalité de ces réflexions, celui de *nihilisme*. C'est un mot que certains utilisent d'abord pour qualifier les dérives tragiques de l'islamisme, ses causes et ses impasses. Ainsi en est-il du sociologue-historien, spécialiste de l'islam, Olivier Roy. Celui-ci considère que, par-delà l'apparence religieuse de l'engagement djihadiste, il faut y voir « un nihilisme générationnel » qui dépasse « la sphère musulmane ». ¹⁷

D'aucuns se demandent si les dérives de ce nihilisme meurtrier, de ce nihilisme *hard*, n'est pas le revers de ce qui peut apparaître comme le nihilisme *soft* de sociétés caractérisées par un scepticisme et un relativisme généralisés à l'égard de toutes les références susceptibles de donner un sens et une signification au monde et à l'existence humaine. L'Occident d'aujourd'hui n'est pas loin du Malraux de 1926 constatant « qu'il n'est plus d'idéal auquel nous puissions nous sacrifier, car de tous nous connaissons les mensonges, nous qui ne savons point ce qu'est la vérité ». ¹⁸

La « religiosité mortifère » ¹⁹ évoquée précédemment serait alors une réaction plus ou moins désespérée à l'« ère du vide » ²⁰ qui s'est instaurée dans les sociétés occidentales, une réaction se traduisant par une quête sauvage du sens et de l'absolu qui ne trouve plus à se satisfaire dans le consumérisme des sociétés sécularisées. Au-delà de l'effondrement de tous les repères séculiers, qu'ils soient moraux, sociaux ou politiques, la réflexion sur ce nihilisme renvoie à une dimension métaphysico-religieuse, en y voyant la manifestation des limites d'une société individualiste et matérialiste, devenue incapable de répondre aux questions que l'homme se pose sur sa condition et sa destinée. Illustrant ce point de vue, un observateur

remarque que si certains des récents convertis au djihadisme pouvaient être considérés comme « parfaitement intégrés » au consumérisme occidental, en fait « ils étaient intégrés au rien, à la négation de tout élan historique et spirituel, et c'est pourquoi ils ont fini par se soumettre à un islamisme qui n'était pas seulement en réaction à ce vide mais aussi en continuité avec ce vide ». ²¹

Terroriste et soumission

Un point de vue semblable se retrouve dans *Terroriste*, un roman écrit en 2007, après les attentats du 11 septembre 2001, par l'écrivain américain John Updike. ²² Il y raconte l'itinéraire d'un gamin américain presque ordinaire, enrôlé volontaire derrière la bannière du fanatisme religieux islamiste et progressivement mêlé à la préparation d'un attentat-suicide. Updike le décrit en réaction à une Amérique en plein naufrage social et spirituel et parle d'une « faim d'absolu dans un monde où tout est relatif ». C'est le nihilisme latent des sociétés occidentales qui serait le terreau des errances du sectarisme religieux, de l'intolérance violente et d'une déraison meurtrière. L'approche est un peu la même, quoique moins tragique, dans *Soumission*, dont le postulat est celui d'une victoire électorale en France d'un parti islamiste « modéré », pacifique mais attaché à la *charia*.

Ce qui est ici significatif, c'est la « conversion » à l'islam des deux universitaires qui sont les personnages principaux du livre. Le premier illustre un prolongement d'un nihilisme *soft*, avec un ralliement surtout utilitaire et peu enthousiaste à l'islam. Le second est plus dynamique, puisqu'il devient un dignitaire universitaire et soutient activement le nouveau régime. Avant sa conversion à l'islam, il a tenté, vainement, de trouver des réponses occidentales, « identitaires » et catholiques, à ses interrogations. Il prétend avoir trouvé dans l'islam certaines des valeurs qu'il recherchait et l'espoir d'un renou-

veau spirituel qu'on ne peut plus espérer d'une Europe exténuée.

À n'en pas douter, à survoler ces exemples et témoignages, la référence au propos de Malraux - « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas » - est sans doute bien moins obsolète que la culture médiatique dominante le laisse supposer. ■

¹ **André Malraux**, *La tentation de l'Occident*, Paris, Grasset 1926, pp. 78, 175 et 139.

² Cf. **Jean-Louis Loubet del Bayle**, *L'illusion politique au XX^e siècle. Des écrivains témoins de leur temps*, Paris, Economica 1999, 370 p.

³ **André Malraux**, *Les chènes qu'on abat*, Paris, Gallimard 1971, p. 204.

⁴ Cité par Jean Lacouture, **André Malraux**, *Une vie dans le siècle*, Paris, Seuil 1973, p. 409.

⁵ **André Malraux**, *Antimémoires*, Paris, Gallimard 1967, p. 342.

⁶ **Jacques Monod**, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Seuil 1970, p. 224.

⁷ Cf. par exemple **Michel Onfray**, « Principes d'athéologie », *Traité d'athéologie*, Première partie, §8.

⁸ **Marcel Gauchet**, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard 1985, 303 p.

⁹ **Marcel Gauchet**, *op. cit.*, p. 302.

¹⁰ **Marcel Gauchet**, *Le religieux après la religion*, Paris, Grasset 2004, pp. 62 et 56.

¹¹ **Marcel Gauchet**, *La condition historique*, Paris, Stock 2003, p. 312.

¹² **Edgar Morin**, *Introduction à une politique de l'homme*, Paris, Seuil 1965, 328 p.

¹³ **Edgar Morin**, *Pour entrer dans le XXI^e siècle*, Paris, Seuil 2004, p. 287.

¹⁴ **Emmanuel Carrère**, *Le Royaume*, Paris, P.O.L. 2014, p. 47.

¹⁵ **Michel Houellebecq**, *Soumission*, Paris, Flammarion 2015, 320 p.

¹⁶ « De conversion en soumission », entretien avec **J. Henric et C. Millet**, 17 décembre 2014, in *Art-Press*, février 2015.

¹⁷ *Le Monde*, 26/9/2014.

¹⁸ **André Malraux**, *La tentation de l'Occident*, *op. cit.*, p. 216.

¹⁹ Selon l'expression du sociologue d'origine iranienne **Fahad Khosrokhava**, in *Radicalisation*, Paris, Maison des sciences de l'homme 2014, 192 p.

²⁰ Titre prémoniteur de l'essai de **Gilles Lipovesky**, *L'ère du vide*, Paris, NRF-Essais 1983, 256 p.

²¹ **Fabrice Hadjaj**, « Les djihadistes, le 11 janvier et l'Europe du vide », in *Figarovox*, 10/2/2015.

²² **John Updike**, *Terroriste*, Paris, Seuil 2008, 348 p.

**« Il est extrêmement rare que la montagne
soit abrupte de tous côtés. »**

André Gide (*Journal*)

**« Mrs Joe était une ménagère d'une extrême propreté,
mais elle s'arrangeait pour rendre sa propreté
moins confortable et moins acceptable que la saleté même.
La propreté est comme la religion,
et certains en font de même avec leur religion. »**

Charles Dickens (*Les grandes espérances*, 1861)

**« Il se trouve que les jeunes gens
ne sont nullement préparés à cette difficulté de l'amour ;
de cette relation extrême et complexe,
les conventions ont essayé de faire un rapport facile et frivole,
lui ont donné l'apparence d'être à la portée de chacun. Il n'en est rien. »**

Rainer Maria Rilke (*Lettres à un jeune poète*, 1929)

**« L'humanité se compose de deux minuscules minorités :
celle des brutes féroces, des traîtres, des sadiques systématiques d'une part,
et de l'autre celle des hommes de grand courage et de grand désintéressement
qui mettent leur pouvoir, s'ils en ont, au service du bien.
Entre ces deux extrêmes,
l'immense majorité d'entre nous est composée de gens ordinaires,
inoffensifs en temps de paix et de prospérité,
se révélant dangereux à la moindre crise. »**

Germaine Tillion (*Le diable est-il libéral ?* 1944)

Extrêmes

Les conversions en prison

Véronique Lecaros, Lima (Pérou)
théologienne, chercheuse à l'Université jésuite Antonio Ruiz
de Montoya

EXTRÊMES

La conversion religieuse comme alternative à la prison. La proposition paraît absurde, pourtant elle remporte un franc succès en Amérique latine, notamment au Pérou, et obtient des résultats estimables. Comment l'expliquer sociologiquement et psychologiquement ?

Véronique Lecaros est une spécialiste des mouvements évangéliques en Amérique latine et a écrit plusieurs articles à ce sujet dans *choisir*. Elle est notamment co-auteure de *Le Pentecôtisme. Racines et extension* (Paris, L'Harmattan 2014, 318 p.) et auteure de *L'Église catholique face aux évangéliques. Le cas du Pérou* (Paris, L'Harmattan 2012, 252 p.).

Avec beaucoup d'ironie, Michel Foucault, dans *Surveiller et punir* (1975), faisait remarquer que les prisons « apparemment échouent sans pour autant manquer leur but », c'est-à-dire qu'elles contribuent à recruter et à former des délinquants de haut niveau. Le philosophe analysait alors le panoptique de Bentham, une prouesse architecturale destinée à contrôler les moindres mouvements des reclus. Rien à voir donc avec les prisons latino-américaines, des institutions surpeuplées où, dans de nombreux cas, les détenus gèrent eux-mêmes leur pavillon et où les geôliers se contentent de surveiller le pourtour pour éviter les fuites. La remarque de

Foucault pourtant se révèle encore plus pertinente dans cette région du monde, où les prisons sont communément considérées comme des « universités du crime ».

Aux mains des gangs

Avec ses 10 000 prisonniers (plus de 10 % de l'ensemble de la population carcérale péruvienne, soit 77 000 détenus au total) dans un centre prévu pour 3 200 hommes, la méga-prison de San Juan de Lurigancho (SJL) est un cas emblématique de la problématique pénitentiaire dans la région.

Depuis les sanglantes mutineries des années 80, chaque pavillon y est dirigé de manière autocratique par un criminel à la carrière confirmée qui choisit ses collaborateurs. Il y a quelques années, les guerres de gangs, comme celles qui ont fait rage récemment au Brésil, étaient fréquentes. L'État péruvien est parvenu à reprendre un peu d'autorité en déportant dans d'autres prisons, en repréailles, les leaders responsables.

L'ensemble fonctionne comme une petite ville où tout un chacun circule librement dans la journée. Rien n'y manque : l'église, les ateliers de production, les boutiques, le marché approvisionné quotidiennement et les restaurants, dont le plus coté est le chinois du pavillon des narcotrafiquants. L'argent est indispensable pour survivre dans un tel milieu. Sur le marché immobilier de SJL géré entre prisonniers, un lit dans une cellule se loue 150 \$ par mois (environ 2/3 du salaire minimum) et une cellule de modèle basique s'achète pour 20 000 \$. Le mercredi et le samedi, les femmes (y compris des prostituées) viennent en visite jusque dans les pavillons ; le dimanche c'est le tour des hommes.

Entre les pressions des gangs, les addictions diverses, les exigences monétaires et parfois les demandes familiales, il est presque impossible d'échapper à la

Extrêmes

Les conversions en prison

culture de la délinquance. À cause de la corruption endémique, la drogue circule librement, et les extorsions et les enlèvements se planifient souvent depuis la prison. C'était déjà là le verdict, dans les années 90, de José Luis Pérez Guadalupe, spécialiste en criminologie, devenu directeur des Instituts pénitentiaires du Pérou (INPE) (2011-15), puis ministre de l'Intérieur (2015-2016). Depuis, une alternative approuvée par plusieurs cadres de l'INPE a vu le jour : la conversion aux groupes évangéliques.

Une théothérapie

Au Salvador, selon un pacte tacite accepté par les chefs des *maras* (gangs criminels), la seule issue pour sortir du groupe est la conversion à l'évangélisme le plus strictement puritain. Gare à celui qui est surpris en flagrant délit d'adultère ou de consommation de bière ! Au Pérou, bien que l'emprise des gangs ne soit pas aussi extrême et que d'autres voies puissent être envisagées - en particulier sous la protection de l'Église catholique qui parraine avec une ONG le programme de désintoxication ANDA -, la conversion à l'évangélisme est respectée par les mafias et représente une alternative viable, même pour des criminels de longue date.¹ Cependant, il ne s'agit pas seulement pour eux d'une porte de sortie ; ils doivent parvenir à changer radicalement de *modus vivendi*. Les Églises évangéliques proposent ce qu'Antonio Vargas, psychologue volontaire en charge de la pastorale catholique à SJL, appelle une *théothérapie*.

Prison de San Juan de Lurigancho
© Agencia Andina



De fait, en moins de deux décennies, le Mouvement missionnaire mondial (MMM) s'est imposé dans la plupart des prisons péruviennes. Il s'agit d'un groupe très conservateur de type pentecôtiste, populaire surtout dans les quartiers défavorisés. Ses dirigeants prétendent rassembler un million et demi de membres (5 % de la population totale du pays), probablement beaucoup moins en réalité.

À SJL, le Mouvement dispose d'environ 300 adeptes. Selon la logique mercantile de la prison, MMM a acheté des cellules pour les transformer en temples et en dortoirs. Ces espaces fraîchement rénovés, propres et bien rangés, forment un contraste surprenant avec l'environnement délabré de la prison.

Seul l'adepte sincèrement engagé parvient à persévérer.

La discipline y est stricte et absorbe le fidèle. Depuis 4 heures et demi le matin (moment de la prière) jusqu'au soir, les activités se succèdent sans interruption (atelier, nettoyage, repas, lecture de la Bible); la journée s'achève par un culte de deux heures. Étant donné le haut niveau d'exigence, seul l'adepte sincèrement engagé parvient à persévérer.

Le succès du Mouvement est de prime abord paradoxal : comment convainc-t-il des délinquants endurcis, en général consommateurs de drogue, de se plier à cette austère discipline ? Le MMM offre aux prisonniers la possibilité d'une nouvelle vie qui implique une restructuration de leur personnalité sur d'autres bases. La théorie de la reconnaissance d'Axel Honneth, inspirée des travaux des psychanalystes Georges Mead et Donald Winnicott, ainsi que du pédagogue Jean Piaget, permet de rendre compte de certains aspects du phénomène.

La reconnaissance

Axel Honneth s'est intéressé au processus qui conduit des êtres humiliés et exclus (a fortiori les délinquants et les prisonniers de SJL) à devenir des personnes qui (re)trouvent une confiance en soi et l'usage de leurs capacités. Sa théorie est basée sur l'hypothèse anthropologique que, dans l'épanouissement de la psyché humaine, la reconnaissance intersubjective permet le développement de la personnalité.

Le philosophe distingue trois formes de reconnaissance : amour, droit et estime sociale. Ensemble, elles créent « les conditions sociales dans lesquels les sujets humains peuvent parvenir à une attitude positive envers eux-mêmes; car c'est seulement quand elle a acquis, dans l'expérience de ces trois formes de reconnaissance, un fond suffisant de confiance en soi, de respect de soi et d'estime de soi (...) qu'une personne est en mesure de se comprendre pleinement comme un être à la fois autonome et individualisé, de s'identifier à ses fins et à ses désirs ». ² Les trois phases se présentent de manière successive dans la croissance de l'enfant, mais elles peuvent être concomitantes pour l'adulte qui a régulièrement besoin de se sentir valorisé par la reconnaissance des autres pour s'épanouir pleinement.

Carences et frustrations

Dans le milieu carcéral, *la reconnaissance d'amour* joue un rôle particulièrement important. La plupart des détenus, en effet, souffrent d'une grande carence affective. Parmi la vingtaine de témoignages recueillis, la violence familiale et/ou l'abandon sont la norme; deux hommes rapportent avoir été régulièrement agressés par leur mère qui a failli les tuer.

Extrêmes

Les conversions en prison

Honeth, reprenant les études de Winnicott sur l'importance de l'objet transitionnel comme intermédiaire rendant supportable les frustrations de la réalité, considère que les adultes ont régulièrement recours à des expériences symbiotiques qui les replongent dans les premiers moments de leur vie. Pour Winnicott, la religion permet dans certains cas une expérience symbiotique similaire à celle que le tout jeune enfant a vécu auprès de ses parents.

C'est dans cette perspective qu'il faut envisager l'impact des cultes pentecôtistes en prison. Par une musique qui fait alterner des rythmes soutenus et des mélodies enveloppantes, par des prières incantatoires et des répétitions de formules telles que *Jésus t'aime*, le détenu, rejeté par sa famille et par la

société, se sent inclus dans le grand amour cosmique divin. D'un être jetable, il devient un être reconnu et valorisé.

La force de la communauté

De fait, les célébrations religieuses - pentecôtistes ou catholiques - sont vécues par les prisonniers avec une intensité et une ferveur exceptionnelles. Le MMM multiplie les cultes. En plus des deux cultes quotidiens dans les pavillons, il organise deux fois par semaine des célébrations à plus grande échelle. C'est ainsi que la communauté, en tant que source de reconnaissance d'amour, constitue un environnement alternatif qui entoure l'adepte et le soutient. Plusieurs détenus ont rapporté avoir été tentés de retourner à leur vie antérieure, mais qu'ils ont été retenus par leurs compagnons, parfois même au sens littéral du terme.

L'autre grande force du Mouvement est de ne pas se contenter de fournir un cadre de vie temporaire à ses adeptes, mais de contribuer à leur construire un avenir différent. Ainsi le Mouvement rejoint souvent la famille du détenu et l'inclut dans ses communautés; parfois ce sont les prisonniers ou les familles



qui prennent l'initiative du contact. Dans tous les cas, le résultat est identique : le détenu et sa famille partagent et se retrouvent dans un même style de vie et une même spiritualité. Par ce biais, des relations souvent marquées par la violence se pacifient. Dans le meilleur des cas, le détenu peut développer avec les siens une autre forme de reconnaissance d'amour durable.

Le prisonnier appréhende ainsi moins sa libération. Sa réinsertion, qui représente toujours un très grand défi, est facilitée grâce au MMM qui assure une certaine continuité. Les risques de récidive diminuent d'autant. Par l'intermédiaire du Mouvement, l'ex-détenu se forge une nouvelle identité, *une reconnaissance de droit* donc. Face aux autres et à la société, il n'est plus un délinquant dangereux, il est devenu un évangélique respectable, inséré avec sa famille dans

Face aux autres et à la société, il n'est plus un délinquant dangereux, il est devenu un évangélique respectable, inséré avec sa famille dans une communauté.

une communauté. Il profite ainsi du préjugé favorable envers les évangéliques, qui sont en général considérés comme des personnes honnêtes. Grâce aux réseaux du Mouvement et à la solidarité entre ses membres, l'ex-détenu peut aussi trouver du travail, ne serait-ce que vendeur ambulant ou chauffeur de taxi, et reprendre confiance en lui en retrouvant *la reconnaissance de l'estime sociale*. Enfin, ce nouveau contexte lui offre encore une autre possibilité d'épanouissement et de valorisation : s'il a été assidu, si la métamorphose est complète, il devient lui-même un prosélyte efficace par son témoignage. Plus la transformation est spectaculaire, plus l'impact est grand et valorisant. De voleur, assassin ou chef de gang, il devient un leader reconnu, voire même un pasteur. Le MMM utilise systématiquement les délinquants con-

vertis et leurs témoignages percutants pour recruter de nouveaux adeptes.

Une grande fragilité

Reste que les désertions sont fréquentes en milieu évangélique, soit à cause d'éventuelles tensions intérieures au groupe, soit à cause de la difficulté à supporter à long terme une telle discipline. En retrouvant sa liberté et en quittant le cadre enveloppant de la communauté dans la prison, l'ex-détenu est rapidement sollicité par d'autres alternatives, voire même confronté à de nouvelles tentations. S'il abandonne trop rapidement le MMM sans avoir restructuré sa vie sur des bases solides et sans avoir créé de nouveaux réseaux de socialisation et de sources de reconnaissance, il se retrouve rapidement à la merci des gangs criminels et des addictions aux stupéfiants.

Ainsi, le succès des conversions du MMM cache une grande fragilité : celui d'un système fondé sur l'excessive dépendance des membres envers une communauté qui cherche à orienter l'ensemble de leur vie. ■

¹ Nous considérons la conversion en milieu carcéral comme un cas particulier de la conversion aux groupes évangéliques en Amérique latine. Les prisonniers, qui sont en général d'origine très pauvre, représentent l'exclusion par excellence dans une société fragmentée et bien souvent raciste. Cf. **Véronique Lecaros**, *La conversion à l'évangélisme. Le cas du Pérou*, Paris, L'Harmattan 2013. Dans un autre ordre, il est intéressant de noter que les deux terroristes qui ont récemment commis des attentats à Orly et à Londres s'étaient radicalisés en prison. Bien que les circonstances soient très différentes, une recherche globale sur la conversion en prison pourrait permettre de mieux comprendre ces phénomènes.

² **Axel Honneth**, *La lutte pour la reconnaissance*, Paris, Cerf 2008, p. 202.

Extrêmes

Résister à la radicalisation

Amanda (Garcia) Spierings, Carouge
philosophe

SOCIÉTÉ

Comment affronter les extrémistes de tous bords (nationalistes, islamistes, racistes, terroristes) sans tomber dans le découragement ou une radicalisation inverse ? Les recherches scientifiques actuelles proposent de renouer avec une culture du débat et de la rationalité.

Toute pensée ou comportement extrême n'est pas intrinsèquement mauvais. La notion d'extrême n'est compréhensible que par référence à une norme de laquelle elle s'éloigne. Notre jugement de ces extrêmes est lui aussi relatif à cette norme, à sa nature et à la valeur qu'on lui accorde. Un comportement qui s'écarte d'une règle morale sera probablement jugé plus problématique qu'un acte qui s'oppose à un canon esthétique ou prudentiel. Les comportements extrêmes seront aussi évalués en fonction de leurs conséquences négatives potentielles, comme dans le cas de prescriptions quantitatives (il faut

consacrer un temps raisonnable à Internet, boire de façon modérée...).

Une autre conséquence de cette relation des extrêmes est que ceux-ci se déplacent lorsque la norme change. Le centre politique de notre époque correspond, au moins en partie, à l'extrême de temps passés. Ainsi, la pensée extrême peut non seulement être neutre, mais même positive - un vecteur de changement. L'histoire des idées fournit des exemples prouvant le potentiel créatif et progressif de l'écart à la norme. C'est en raisonnant par l'absurde - en posant une hypothèse extrême et en suivant ses conséquences jusqu'au bout - que l'on découvre, par exemple, la géométrie non-euclidienne.

Radicalisme ou extrémisme

Il est donc nécessaire de différencier plusieurs types de pensées extrêmes. Le sociologue Gérard Bronner propose à ce sujet une définition éclairante. Selon lui, la pensée extrême est une pensée qui « adhère *radicalement* à une idée *radicale* ». ¹ Il ne suffit pas qu'une pensée s'écarte de la norme pour qu'elle soit définie comme extrême ; il faut également que l'adhésion à cette idée ne souffre pas de contradiction.

Alex P. Schmid, ex-responsable du Service de prévention du terrorisme des Nations Unies, propose une distinction similaire entre extrémisme et radicalisme. ² Tous deux se caractérisent par leur écart à la norme, explique-t-il, mais le radicalisme fait preuve d'ouverture d'esprit, alors que l'extrémisme n'admet qu'une seule vision du monde, rejette tout pluralisme et ne permet pas le dialogue.

Schmid met en avant le potentiel positif du radicalisme grâce à des exemples historiques de mouvements progressistes et non violents, tel que celui des suffragettes qui défendait des idées radicales pour l'époque. À nouveau l'ouverture aux autres, la capacité à accepter la dis-

Auteure d'une thèse portant sur le processus créatif dans la fiction, la chercheuse en philosophie Amanda Spierings a travaillé au Centre interfacultaire en sciences affectives de Genève. Elle se consacre actuellement à sa famille et à l'écriture.

cussion distinguent l'homme radical de l'extrémiste dangereux.

Pour comprendre l'extrémisme, ces conceptions mettent donc en avant l'attitude individuelle et communautaire face au dialogue et à la contradiction, et non pas une prétendue folie ou absence de rationalité de la pensée extrême. Il est certes tentant de considérer les extrémistes comme des fous furieux, des psychopathes irrécupérables et insensibles à la raison; ce n'est cependant pas ce qui ressort des études entreprises sur le sujet. Les extrémistes font preuve de rationalité et d'intelligence, notamment dans la mise en place de stratégies et de moyens pour arriver à leurs fins.

Journaliste scientifique, Annette Schaefer corrobore ces faits, remarquant que «la plupart des terroristes ne souffrent pas de maladie mentale; au contraire, ils évaluent de manière rationnelle les coûts et bénéfices de leurs actions et concluent que le terrorisme leur est profitable». ³ Les responsables de cellules terroristes évitent d'ailleurs de recruter des personnes pathologiques, dont l'instabilité pourrait nuire à leur cause. Schmid et Bronner partagent ce constat: l'extrémiste « propose des moyens

en adéquation aux fins poursuivies », ⁴ il fait preuve de rationalité prudentielle.

Rétablir le contact

Cette conclusion est réjouissante. Elle signifie que nous pouvons exploiter le terrain commun de rationalité que nous partageons avec les extrémistes, pour entamer une discussion et contrer leur raisonnement prudentiel. Ainsi il serait possible de s'attaquer aux attitudes des extrémistes envers la violence en remettant en cause l'efficacité de ce moyen pour arriver à leurs fins plutôt que les fins elles-mêmes. ⁵ Car même s'ils refusent de remettre en question leurs objectifs, les extrémistes peuvent être ouverts à la discussion sur les meilleurs moyens pour les atteindre.

Encore faut-il cependant qu'il y ait une volonté de dialogue, une opportunité d'échanger. Si Bronner et Schmid ont raison, il est dans la nature même de l'extrémisme d'être réfractaire à toute remise en question. Il faut donc également envisager d'autres approches.

Une autre façon de comprendre la pensée extrême - et d'essayer de découvrir comment la combattre - est d'examiner son origine. L'un des outils conceptuels souvent employés à cette fin est la notion de radicalisation. Ce concept désigne l'évolution d'une personne ordinaire, citoyenne « inoffensive » et respectueuse de la loi, vers une personne dont les opinions et les actes sont extrêmes et dangereux.

De nombreux chercheurs s'accordent à dire qu'il n'existe pas de personne type susceptible de succomber aux sirènes de l'extrémisme. Une multitude de facteurs entrent en ligne de compte, par exemple le sentiment d'être victime d'une injustice, les griefs politiques, la marginalisation, l'humiliation, l'attrait du risque, la recherche d'un statut, la proximité avec une personne ou à un groupe déjà radicalisé, etc.

© Herrmann



Extrêmes

Résister à la radicalisation

Par conséquent, il n'existe pas non plus de profil type de l'extrémisme. Ce qui remet immédiatement en question l'efficacité des techniques de profilage employées à l'encontre de certaines populations.⁶ L'idée même qu'il existe une méthode unique pour lutter contre le terrorisme semble naïve. Étant donné la variété des motivations possibles, la réponse ne peut être que multiple.

Plutôt qu'offrir des thérapies ou des cours de logique aux extrémistes, il faut briser leur isolation cognitive.

L'une des stratégies possibles est d'attaquer les différentes sources de motivations de l'extrémisme. Réduire le taux de chômage des jeunes dans certains pays, adopter des politiques étrangères moins agressives, rétablir la justice... Ce genre d'initiatives est essentiel, même si cela va à l'encontre de nos réactions instinctives de repli et de radicalisation face au terrorisme.

Les chercheurs proposent également d'essayer de rétablir le dialogue pour s'attaquer aux idéologies radicales défendues par les extrémistes, à leurs buts eux-mêmes. Comme il n'est pas possible de forcer les extrémistes à discuter - cela ne produirait qu'un dialogue de sourds -, et encore moins à changer d'avis, ils recommandent de cultiver le pluralisme, afin de leur proposer des pensées et visions du monde alternatives, de leur faciliter l'accès à d'autres théories, d'autres explications et arguments. Plutôt qu'offrir des thérapies ou

des cours de logique aux extrémistes, il faut briser leur isolation cognitive et rétablir une culture du débat et de la confrontation positive des idées.

Il semble donc finalement que nous ne soyons pas complètement démunis face à l'extrémisme. Combattre la pensée extrême et violente est une tâche titanesque, mais elle est réalisable en partie. Pour commencer en nous et dans notre entourage. Si nous nous sentons aujourd'hui isolés et éloignés les uns des autres, c'est qu'il nous faut, nous aussi, pratiquer la culture du dialogue et lutter contre notre propre tendance à la radicalisation.⁷ ■

¹ **Gérard Bronner**, *La pensée extrême. Comment des hommes ordinaires deviennent des fanatiques*, Paris, Denoël 2009, p. 130.

² **Alex P. Schmid**, *Radicalisation, De-Radicalisation, Counter-Radicalisation. A Conceptual Discussion and Literature Review*, ICCT (International Centre for Counter-Terrorism) Research Paper, mars 2013.

³ **Annette Schaefer**, *Inside the Terrorist Mind*, Scientific American, Décembre 2007.

⁴ **Gérard Bronner**, *op.cit.*, p. 61.

⁵ **Omar Ashour**, *The De-Radicalisation of Jihadists. Transforming armed Islamist movements*, Londres, Routledge 2010, p. 6.

⁶ **Arun Kundnani** critique notamment le profilage des musulmans dans son article *Radicalisation: the journey of a concept*, *Race & Class*, vol. 54, septembre 2012, pp. 3-25. Voir aussi **Edwin Bakker**, *Jihadi terrorists in Europe*, La Haye, Clingendael 2006, p. 56.

⁷ On peut noter dans ce contexte l'intéressante initiative du site www.allsides.com, qui propose des articles d'actualité provenant de sources aux sensibilités politiques différentes.



Saint-Augustin

Porteur de sens



Fr. 25.-



Fr. 23.-



Fr. 30.-



Fr. 27.-



Extrêmes

Des pseudo lois de l'équilibre

Étienne Perrot sj, Lyon
économiste, professeur à l'Université catholique de Paris

ÉCONOMIE

Comment expliquer qu'en dépit des tentatives communistes, libérales ou protectionnistes, l'écart se creuse toujours entre les super riches et la majorité des gens, semblant confirmer une sorte de fatalité. Si les économistes sont prompts à analyser une situation à coup de chiffres, ils sont incapables d'expliquer plausiblement le phénomène.

Des patrons aux rémunérations pharaoniques face aux travailleurs à temps plein vivant sous le seuil de pauvreté, une répartition indécente du patrimoine mondial (1% des plus riches économique de la planète), un gaspillage effréné des ressources non renouvelables au profit de pays qui ne veulent pas toucher à leur mode de vie, des conditions de travail abominables que seuls les émigrés acceptent - faute de trouver un emploi plus sain : toutes ces images qui nourrissent les médias sont le reflet social d'une économie, celle des extrêmes. Mais ces reflets n'en disent pas la cause.

La raison de ce silence est simple : l'économie des extrêmes échappe aux explications purement économiques. Les économistes ne connaissant que des statistiques, ils classent les phénomènes selon des coefficients et des chiffres qui relativisent les situations de chacun. Ils placent ainsi les individus, les familles, les catégories socioprofessionnelles, les genres, les uns par rapport aux autres, alors que le propre de l'extrême est d'être à la frontière d'autre chose.

Comme le disait le président Mao : « Un chômeur, c'est un drame, cent millions de chômeurs, c'est une statistique. » Les financiers font un constat analogue : les chiffres camouflent les risques extrêmes, car un chiffre appelle toujours un autre chiffre, plus grand ou plus petit. L'économie des extrêmes désigne finalement les situations limites permises par une des « lois » que les économistes ont du mal à comprendre, la loi Matthieu.

À la frange, la loi Matthieu

Qu'y a-t-il de commun entre un footballeur de renom, une star du show business, l'inventeur génial d'un produit informatique désiré par la moitié de la population mondiale et le PDG d'une entreprise multinationale ? Un terrain identique : l'économie de réseau. Si le réseau téléphonique n'a que deux adhérents, l'avantage pour chacun des deux adhérents n'est pas grand, mais si une multitude de gens sont abonnés, l'utilité du raccordement devient évidente pour chacun, et la société qui gère le réseau en profite. Si un livre se vend bien, chacun a l'impression qu'il fait un bon choix en acquérant ce livre. C'est d'ailleurs un argument de vente courant : « Déjà cent mille exemplaires vendus ! » Si une star rassemble des foules, le risque d'être déçu diminue, ce qui multiplie les chalands et les gains. Le succès appelle le succès, comme une sorte d'illustration perverse de la conclusion de la parabole des talents de l'Évangile selon Matthieu

Étienne Perrot est un spécialiste de la dimension sociale de l'argent et des questions de discernement dans la vie professionnelle. Il a abordé ces thèmes dans de nombreux ouvrages, dont *Exercices spirituels pour managers* (Paris, Desclée de Brouwer 2014, 232 p.).

(Mt 25,29): « Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. » C'est la « loi » Matthieu.

Une autre illusion repose sur le fait que nous attribuons les gains au travail et aux qualités propres des bénéficiaires. Un film à succès fait gagner des millions à ses producteurs, alors que beaucoup d'autres films font perdre de l'argent; un bestseller compense cent livres dont la vente ne couvre même pas les frais d'impression et de commercialisation; certains joueurs de football, comme des stars du show business, gagnent des sommes qui éblouissent tous ceux qui imaginent accéder facilement à la vie dorée de leur idole. En fait, une bonne part de hasard explique ces résultats extrêmes. Le maître à penser des économistes libéraux les plus radicaux, Friedrich Hayek, le reconnaît sans ambages: « Dans quelle mesure devons-nous encourager chez les jeunes l'idée que là où ils essaient sérieusement, ils doivent réussir? Faudrait-il plutôt insister sur le fait que certains réussiront qui n'en sont pas dignes alors qu'échoueront certains qui auraient mérité de réussir? »¹

Du berger à la bergère

Un économiste de la Banque mondiale, Branko Milanovic, a publié voici quelques années un graphique en forme d'éléphant. Ce graphique, actualisé l'an

passé, croise deux critères économiques de la population mondiale: selon le revenu individuel disponible et selon l'accroissement en pourcentage de ces revenus. Ce faisant, il précise ce que tout le monde sait: la mondialisation ne fut heureuse que pour les classes émergentes de certains pays dits en développement (Chine, Inde), ainsi que pour les franges les plus riches de tous les pays. En revanche, les classes moyennes d'Europe et d'Amérique n'ont connu qu'une plus faible croissance de leur revenu.

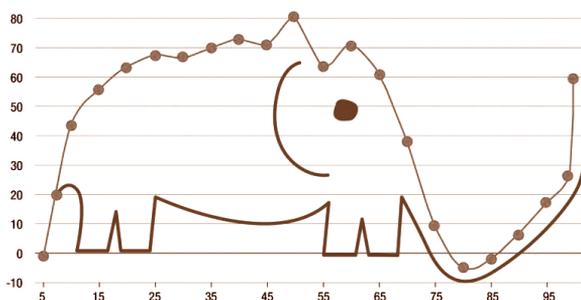
Les dernières données montrent même que nombreux sont ceux qui, parmi ces classes moyennes, ont pâti d'une détérioration de leur situation économique. D'où, populisme aidant, la tentation protectionniste qui prend actuellement des proportions extrêmes Outre-Atlantique. C'est la réponse du berger protectionniste à la bergère libre-échangiste qui ne jurait, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, que par la devise de M. Vincent, seigneur de Gournay: « Laisser faire (liberté de l'industrie), laisser passer (liberté du commerce) ».

Le repli protectionniste est sans doute illusoire, du moins s'il vise le niveau de vie des ressortissants de nos pays et non pas simplement le désir des gouvernants d'accéder ou de se maintenir au pouvoir. Car, comme le note l'économiste Joseph Stiglitz, le retour au protectionnisme coûterait cher aux plus faibles des pays industrialisés: « Les chaînes de valeur ont déjà été mondialisées. Revenir au modèle antérieur aura des conséquences très négatives sur les niveaux de vie. »

Autre extrême, la frange la plus riche de la population mondiale. Aux plus beaux jours de la mondialisation, les plus riches ont vu croître leurs revenus à un taux presque identique à celui des couches émergentes des pays asiatiques, alors que leur niveau était déjà beaucoup plus élevé. J'ai la naïveté de

Infographie à partir du « graphique de l'éléphant »
© L'Opinion / Branko Milanovic

La mondialisation n'a pas profité aux classes moyennes occidentales



• Abscisses: distribution de la population en fonction de ses revenus (à gauche, les plus pauvres et à droite, les plus riches)
• Ordonnées: progression du revenu en % entre 1988 et 2008

Extrêmes

Des pseudo lois de l'équilibre

croire que ces gains n'ont pas simplement rémunéré l'apport productif de ces populations aisées, mais qu'ils proviennent aussi d'une juteuse utilisation des marchés financiers. Jouant sur la fonction d'assurance fournie par la sphère financière, les spéculateurs ont détourné à leur profit - déréglementation financière aidant - une partie de l'effort productif des populations industrielle mondiales. Ainsi, il faut bien le reconnaître, quelques petits malins, tels des braconniers chasseurs d'éléphants, ont pu « aider la chance » en jouant sur la complexité du monde économique, et tout particulièrement sur l'opacité du système financier.

La productivité du travail a cependant augmenté durant ces années, même si elle a été en partie confisquée par les manipulateurs de la finance. Cette augmentation est due aux investissements en capital. Les épargnants qui, directement ou par Fonds communs interposés, ont financé non seulement les machines, mais aussi la recherche, la circulation de l'information et la réorganisation des activités, ont contribué à l'accroissement de la productivité du travail. La foule des contribuables, dont une partie des impôts a financé les infrastructures productives, a joué dans la même direction. Même si tous ces investissements ne sont pas aussi utiles qu'ils le paraissent - surtout si l'on tient compte de leurs effets écologiques -, l'un dans l'autre, technologie, organisation et infrastructure constituent un capital qui a boosté la productivité du

travail et poussé les extrêmes un peu plus loin.

Planification et libre marché

Ces explications économiques appellent d'autres approches qui relèvent de la sociologie et de l'idéologie. Ce qui relève de la sociologie est l'économie de réseau. Plus le réseau plonge ses racines un peu partout, plus il est gratifiant ou utile d'y accéder, et plus il est profitable. Cela est vrai pour le réseau des concessionnaires d'une marque d'automobiles; cela l'est également pour les réseaux d'amis, d'anciens élèves, d'association plus ou moins occultes, de relations. Un réseau bien choisi conduit à concentrer pouvoir et gratification entre les mains de quelques-uns, qui ne sont pas nécessairement les plus productifs.

L'économie des extrêmes favorisée par le réseau s'ajoute aux dérives des deux idéologies de la pensée économique: celle de la planification centralisée et celle du libre marché. L'économie conçue comme une organisation hiérarchisée se veut rationnelle: les objectifs raisonnables sont mis en regard de moyens proportionnés. Malheureusement, l'administration rigide ne fonctionne bien que dans les sociétés très simples. La planification montre ses insuffisances dès que l'on doit faire fonds sur la créativité, la réactivité, l'initiative. Plus encore, ce genre d'économie qui dépend d'un pouvoir central se prête facilement à la corruption, qui conduit, avec le gaspillage, vers l'accumulation de la richesse et des pouvoirs entre les mains de quelques-uns. Sous forme de privilèges plus ou moins déguisés, les extrêmes resurgissent.

À l'autre extrémité de l'idéologie économique - et dont la prétention rationnelle n'est pas moins grande - se trouve le libre jeu des échanges sur le marché. Ici, pas d'injonction d'un pouvoir central, mais chacun, se spécialisant dans ce qu'il sait le mieux faire, propose ses

services ou ses surplus à qui est mieux placé pour produire autre chose. La concurrence force chacun, mieux encore qu'une injonction centralisatrice, à se spécialiser dans son domaine de compétence, ce qui conduit à faire grandir à la fois la productivité et la qualité. Mais cette belle théorie libérale cache en son cœur sa négation. Car, sous couvert de spécialisation, il s'agit en fait de se rendre maître d'un domaine dont les autres ont besoin. La concurrence pousse au monopole, et le monopole à la concentration des richesses et des pouvoirs.

L'économie sociale de marché

Quelques-uns, parmi ceux qui ont compris que l'économie était encastrée dans la politique, dans la culture, voire dans la religion, se sont orientés après-guerre vers un autre extrême : le marché orienté par l'État, que le chancelier allemand Ludwig Erhard nomma l'économie sociale de marché. Cela ne consistait pas simplement, selon des idées d'avant-guerre, à laisser le marché organiser la production en laissant fluctuer librement les prix de marché, puis à réserver à l'État le soin de prélever sur les gros revenus pour répartir selon les besoins sociaux (ce que certains avaient nommé le libéralisme social). Il s'agissait d'orienter la production en fonction des besoins sociaux définis par l'État, et cadrer la vie sociale par une législation conforme aux buts fixés par celui-ci.

L'objectif était donc beaucoup plus ambitieux que celui de compenser la fluctuation de la conjoncture économique par des manipulations de la monnaie et du budget de l'État. Cette politique sociale de marché, menée d'abord en Allemagne, puis dans les pays du Nord de l'Europe, fut tentée en France grâce à une succession de « plans quinquennaux » votés par le Parlement. Abandonnée aujourd'hui en France, elle ne reste fructueuse que là où marchent ensemble une orientation économique et un cadre législatif reconnus légitimes

par les partenaires sociaux. Les conditions restrictives en sont évidentes : pour s'adapter en continu à l'environnement des marchés tant nationaux que mondiaux, cette économie sociale de marché suppose une politique de formation et une mobilité tant sociale que géographique, que récusent la plupart des pays du Sud de l'Europe. Elle appelle en outre une forte cohésion culturelle et sociale, du moins un consensus de la part des partenaires sociaux que les politiciens autocrates ne peuvent pas engendrer.

L'extrême incertitude

De ces expériences, on peut conclure que l'économie des extrêmes est produite par un mélange de hasard et d'une idéologie qui réduit la vie sociale à la logique productive. C'est la rationalité instrumentale, fierté de l'ère moderne. Dans l'existence de chacun, le corollaire en est sensible : la rationalité instrumentale pousse à l'extrême l'incertitude, car celle-ci ignore l'imbrication des logiques (politiques, culturelles, voire religieuses) qui forment le terreau de l'économie.

Réseau politique ou économique aidant, la sécurité obtenue par quelques-uns se paie d'une incertitude douloureusement vécue par ceux qui, exclus des réseaux d'influence, jouets d'un planificateur anonyme ou chahutés par les soubresauts du marché et le hasard des circonstances, sont rejetés dans les marges. ■

¹ Friedrich A. Hayek, *Droit, législation et liberté*, t. 2 : *Le mirage de la justice sociale*, Paris, PUF 1981, p. 90.

Extrêmes

Fous, mais pas cinglés

Eugène, Gryon (VD)
écrivain

REGARD

Ça commence par un immense éclat de rire. Cette année, le Xtreme de Verbier a été annulé pour cause ... de mauvais temps. Les têtes brûlées descendent des murs de neige à 3000 mètres d'altitude, affrontent des pentes à 60 degrés, sont entourés de rochers coupants, mais s'il y a un peu de brouillard, on annule tout.

Fous, mais pas cinglés, les champions du Xtreme. Le brouillard et la tempête seraient pourtant une difficulté supplémentaire bienvenue. Ça me rappelle l'extrémisme de Mike Horn. Vous vous souvenez? En 2004, le Superman des défis ridicules a traversé la banquise du pôle Nord à pied en évitant de se faire dévorer par les ours blancs ou de passer à travers la banquise de plus en plus fine à cause du réchauffement climatique. Tout le monde l'a félicité. Comment faire mieux? Comment aller au-delà de l'extrême? L'embêtant avec la Terre, c'est qu'il n'y a qu'un seul pôle Nord. Super Mike a donc trouvé la parade: éteindre la lumière. Il a retraversé

la banquise, mais de nuit. Marcher pendant deux mois et demi en pleine noirceur, il fallait y penser. D'ailleurs, l'idée ne vient pas de lui, mais d'un autre fondu de l'extrême: le sportif norvégien Borge Ousland.

Problème métaphysique: la lampe frontale n'éclaire qu'à 15 mètres. «Tous les 15 mètres, raconte Mike Horn dans une interview promotionnelle accordée à *XO éditions*, en 2007, Borge et moi devons prendre des décisions vitales concernant l'épaisseur de la glace, la direction à suivre, l'endroit où mettre la tente, etc., rendant la situation d'autant plus pénible et dangereuse.»

Remettre sa vie en jeu tous les 15 mètres durant 1000 km: voilà un aventurier qui sait se compliquer la vie!

Prenez ça dans votre face, les petits fri-meurs de Verbier. Super Mike, s'il devait participer un jour (enfin, une nuit) à votre Xtreme de chochottes fluorescentes, il attendrait un cyclone sur les Alpes, s'attacherait une jambe dans le dos et s'élancerait à trois heures du matin avec un foulard en kevlar noué sur les yeux. Tout en descendant, il écrirait tranquillement un SMS à ses deux filles pour leur dire combien il les aime.

L'absence de limites en tant que valeur absolue, ça a commencé quand? Je crois beaucoup aux chansons populaires pour exprimer une époque. Et bien, il se trouve qu'en 1992 - pile un quart de siècle donc - 2 *Unlimited*, un duo d'eurodance belgo-néerlandais, faisait un carton avec son tube *No limit*. Le refrain? «No no there is no limit!» Tout le monde a compris ou je traduis?

Ce *beat* et ce refrain devint numéro 1 en Angleterre, en Espagne, en France et même ... à Château-d'Œx, où vivait

Depuis 2015, Eugène est un chroniqueur régulier de *choisir*. Sous ce simple pseudonyme, on reconnaîtra Eugène Meiltz, auteur notamment de *Le Livre des débuts* (Lausanne, L'Âge d'homme 2015, 160 p.) et animateur d'ateliers d'écriture.



Parkour urbain
© Flickr/THOR

Mike Horn, le Sud-Africain, immigré en Suisse depuis deux ans. Gageons que le jeune Mike s'est trémoussé sur *2 Unlimited* dans un des dancings du Pays d'En-Haut. Il a évidemment *kiffé grave* ce vers : « No valley too deep, no mountain too high ».

La même année, Super Mike signe son premier contrat avec un sponsor : la firme italienne Spector. Ils produisent des montres dont le slogan est (tiens, tiens!) *No limits*. Car il ne faut pas oublier que le sponsor est aux sports extrêmes ce que l'air chaud est aux montgolfières. Et le sponsor, quel qu'il soit, n'a besoin que d'une chose : d'images pour associer son nom au héros du moment. De l'autre côté, le sportif extrême n'a besoin que d'une chose : immortaliser son exploit sur une photographie ou un film. À quoi bon se laisser tomber au fond d'un ravin, en beuglant ses tripes, attaché par un élastique à un pont, s'il n'y a pas de caméra ? À quoi bon descendre l'Amazone à la nage si on ne prend aucune photo du banc de piranhas qui s'approche pour nous bouffer les guiboles ?

Et en matière de sponsoring de l'extrême, le mastodonte qui se profile à l'horizon des années 90 est un taureau rouge. Red Bull soutient tout ce qui bouge vite : la F1, le ski en ville, le plon-

geon de haut vol, le motocross de la mort qui tue grave et j'en passe et des plus mortels. En 2007, j'ai interviewé pour le journal *Le Temps* un pilote de voltige aérienne. Il payait tout : son avion, son entretien et les voyages (à Rio, dans les Émirats du Golfe, à Sidney, etc.). La course consiste à slalomer aussi vite que possible entre des plots géants gonflés et posés sur un plan d'eau. Red Bull assure la construction des plateformes, l'infrastructure de la manifestation, la sécurité et fournit des images aux médias du monde entier. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour inciter un jeune boutonneux à acheter une cannette bourrée de taurine dans l'épicerie en bas de chez lui ?

À la même époque, j'ai rencontré un jeune sportif de l'extrême. L'ado avait vu *Yamakasi*, ce film plutôt marrant et assurément spectaculaire produit par Luc Besson en 2001. Depuis, Étienne n'avait plus qu'une idée en tête : faire du *parkour* en ville. Sauter d'un toit sur une terrasse, puis se laisser glisser sur une verrière en pente jusqu'à la corniche. Sauf que ses parents y étaient strictement opposés. Alors, ils ont trouvé un compromis : jusqu'à sa majorité, Étienne ferait du *parkour* au sol. Vous savez à quoi il passait ses mercredis après-midi ? Ce héros des temps modernes ouvrait la portière de la Mazda de sa mère, baissait la vitre et sautait à travers la portière. Une fois, deux fois, dix fois. Étienne s'éraflait les bras, les épaules, se cognait la tête, mais il continuait. Mercredi après mercredi. Au début, il atterrissait sur un matelas, puis directement sur le gazon devant la maison, à Cossonay. Son père espérait qu'il se laisserait. Erreur : à 18 ans, il a rejoint ses potes sur les toits de Zurich, Bâle ou Renens. Leur équipe réalisait des clips postés sur YouTube. Chaque vidéo générait des milliers de vues.

Extrêmes

Fous, mais pas cinglés

Cinq ans après *Yamakazi*, *Casino Royal* - le premier James Bond avec Daniel Craig - met en scène une course poursuite genre *parkour* dans un chantier. Saut d'une grue à l'autre, glissade sur des toits en tôle, saut de panthère sur une table de soudure, chute d'étage en étage dans une cage d'escalier: une chorégraphie hallucinante, exécutée par le frenchie Sébastien Foucan. Dans le *making of*, on découvre que durant le tournage, il est attaché par un fil, effacé au montage. Fou, mais pas cinglé...

Émotions fortes, sponsor et cinéma: tels sont les ingrédients qui dopent le sport extrême depuis un quart de siècle. Mais que nous réserve l'avenir? Hélas pour les extrémistes de l'adrénaline, la Terre n'est pas extensible. L'Everest fera toujours 8848 mètres et pas un piolet de plus. Bien sûr, les alpinistes peuvent se créer des difficultés: par exemple, l'escalader de nuit et en hiver. Puis sans assistance respiratoire. Puis en tongs. Puis en chantant *La Traviata*. Mais tôt

ou tard, ils atteindront le sommet du ridicule.

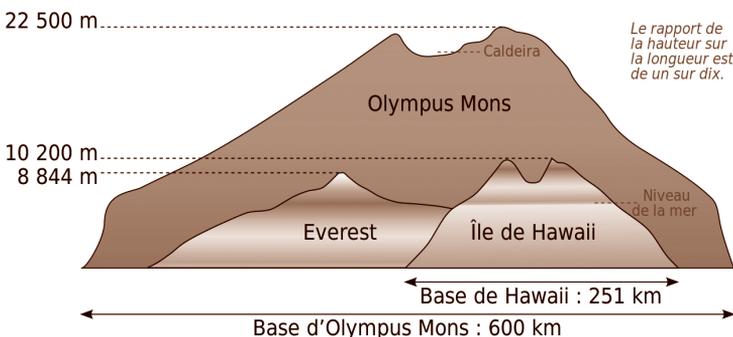
Non, la solution est ailleurs. Changeons de planète. Savez-vous quel est le plus haut sommet du système solaire? Le mont Olympe, sur Mars. Un titan qui culmine à 22 kilomètres. Vous avez bien lu: presque trois fois l'Everest! Ouh, je vois déjà la barbe de Mike Horne frétiller.

Le sport extrême extra-terrestre: la voilà la solution financière pour aller sur Mars! Coloniser la planète rouge en faisant pousser des tomates rachitiques et des pommes de terre farineuses dans une serre? Quel projet ringard! Le *Mayflower*, c'était il y a quatre siècles, les gars. Par contre, avoir du fun sur Mars, faire du vol en *wingsuit* au-dessus du désert rouge, enchaîner les *parkours* dans les canyons martiens puis revenir sur Terre et frimer sur les plateaux de télé: les candidats vont s'arracher les billets pour rentrer dans la fusée.

D'ailleurs, le premier pas dans cette direction a été effectué en 2012 par Félix Baumgartner. Un ballon gonflé à l'hélium a hissé ce fou de parachute à 39,5 km au-dessus des pâquerettes. Autrement dit, Baumgartner s'est presque laissé tomber depuis l'espace. Et qui était le sponsor de l'opération? Red Bull. Et qui a retransmis la chute en live? YouTube. Opération parfaite, je vous dis.

Comparaison entre le mont Olympe, la plus haute montagne du système solaire, et les plus hautes montagnes terrestres: le Mauna Kea et l'Everest.
© Sémhur/Wikimedia Commons/Free Art License

Comparaison des dimensions d'Olympus Mons, de l'Everest et de l'île de Hawaï



Cinq minutes après son atterrissage, le bon Félix s'est attelé à la rédaction de son autobiographie: *Ma vie en chute libre: mémoires personnelles*. Gros succès en librairie. Fou, mais pas cinglé. En tout cas, si le sport extrême finit par emmener l'Homme sur Mars, alors vive le sport extrême! ■

Extrêmes

Le cerveau sous pressions Un entretien avec Etienne Kœchlin

Céline Fossati, Begnins
journaliste *choisir*

SCIENCES

Comment réagit notre cerveau dans des conditions climatiques extrêmes ? Quelles modifications structurelles et cognitives¹ sont induites par une exposition prolongée à une chaleur intense frôlant les 50 degrés ou un froid mordant de -50 degrés ? Pour répondre à cette question, le neurobiologiste Etienne Kœchlin s'est associé à l'explorateur Christian Clot.

Le professeur Etienne Kœchlin est le fondateur et le directeur du Laboratoire de neurosciences cognitives de l'INSREM rattaché à l'École normale supérieure (ENS). Spécialiste de la compréhension des mécanismes de décision, il est responsable de l'étude menée avec l'explorateur Christian Clot sur l'impact des milieux extrêmes sur le cerveau humain.

Tous deux sont franco-suisse et tous deux ont le goût de l'aventure, pour ne pas dire de l'exploit. Christian Clot est un sportif aguerri, explorateur par passion et par métier. C'est à lui que revient l'idée d'origine de l'étude (voir encadré). Le professeur Etienne Kœchlin est un neurobiologiste réputé, fêru de montagne et de voile, qui mène l'étude scientifique permettant de mettre en évidence les modifications de notre cerveau exposé à des environnements climatiques aussi inhabituels.

Céline Fossati : À quoi une telle étude sert-elle ?

Etienne Kœchlin : « Ce qui nous intéresse, c'est de comprendre comment

nos conditions de vie influencent nos facultés mentales. L'idée n'est pas de travailler sur les conditions extrêmes à proprement parler, mais de détecter les effets mesurables amplifiés par ces conditions hors normes ; quelles modifications un milieu engendre. »

Qu'entend-on par conditions de vie extrêmes ?

« Ce sont des conditions qui vont bien au-delà de celles que le sujet peut imaginer et dans lesquelles il peut se projeter. Donc, à priori, des conditions pour lesquelles il n'a pas d'expérience approfondie et qui vont dépasser toutes ses attentes et toutes ses références. Prenez la Sibérie orientale. En hiver, il y fait beaucoup plus froid que tout ce que vous pouvez imaginer. Il est totalement impossible de se projeter mentalement dans un environnement à moins 50 degrés avant d'y avoir été confronté... C'est un choc. Un choc du point de vue cognitif et évidemment physique. Ces conditions extrêmes s'approchent des limites de la capacité de survie d'un organisme humain. »

Quels paramètres allez-vous mesurer et quelles modifications pensez-vous mettre en évidence ?

« L'idée est de déceler les modifications cérébrales induites par une projection dans un milieu hors norme, source à la fois d'angoisse, de stress mais de désirs. L'adaptation drastique que cela demande va très probablement se traduire par des modifications du cerveau et des fonctions mentales associées, avec notamment des augmentations et des diminutions de matière grise à certains endroits.² Ce qui est probable, c'est que cette modification de la matière grise soit passagère et que tout revienne à la normale après un certain laps de temps. Mais on pourrait avoir des surprises. Pour mesurer cela, nous allons scanner le cerveau de la vingtaine des participants à l'étude, avant et à leur retour d'expédition, et les comparer avec ceux déjà réalisés sur Christian Clot. »

Extrêmes

Le cerveau sous pressions

Un entretien avec Etienne Kœchlin

Qu'est-ce que cela pourrait nous apprendre ?

« Cela pourrait nous donner des éléments pour comprendre pourquoi des sociétés qui vivent dans des climats différents développent des cultures différentes et nous permettre de mieux appréhender l'influence d'un environnement sur la santé mentale d'un individu. Ce sont les deux intérêts scientifiques majeurs de cette étude. »

Est-il envisageable que des chocs brutaux mènent à des points de rupture et donc des modifications irréversibles ?

« Le cerveau est très plastique. C'est sa force et sa qualité. Il n'y a donc aucun argument qui puissent faire penser que cela soit possible. Il pourrait y avoir des effets plus ou moins persistants, mais je doute qu'ils soient irréversibles. »

Ainsi le cerveau serait parfaitement outillé pour faire face à des émotions extrêmes et se restaurer une fois les conditions de stress intense passées ?

« Pour en être sûr, évidemment, il faudrait étudier les individus sur le très long terme et mener le projet différemment. Le but de notre recherche n'est pas de créer des traumatismes. Tout est mis en place pour que l'étude se déroule sans heurts et sans mettre la vie d'autrui en danger. »

Vous attendez-vous à des réactions similaires entre les différents milieux ?

« C'est une question que l'on se pose évidemment, raison pour laquelle nous avons choisi quatre climats opposés : froid et humide en Patagonie, chaud et sec en Iran, chaud et humide au Brésil, froid et sec en Sibérie. Il pourrait y avoir des différences induites par des facteurs non seulement climatiques, mais également environnementaux et sociétaux. Les conditions de vie et les interactions entre les individus changent suivant le milieu. Le désert iranien et la Sibérie ont en commun la monotonie du paysage. L'inverse de la Patagonie et de l'Amazonie où les conditions climatiques, l'environnement naturel et donc les conditions de vie évoluent constamment. Ces changements parfois abrupts demandent d'autres facultés d'adaptation qu'un environnement monotone et constant, et pourraient révéler différents types de modifications de la structure cérébrale et des capacités cognitives. C'est ce que nous allons mesurer. »

Diriez-vous que l'homme est généralement attiré ou repoussé par les extrêmes ?

« Je ne crois pas qu'il soit attiré particulièrement par les conditions extrêmes. Je crois par contre que l'homme, comme l'animal, aime explorer et découvrir. Dans ses capacités cognitives, l'humain a un désir d'aller vers l'inconnu, là où il pense trouver le plaisir ! Si on explore les milieux extrêmes, c'est parce que c'est là où réside l'inconnu aujourd'hui. Mais les extrêmes se modifient au fur et à mesure que l'humain les appréhende. Hier la lune, demain mars, après-demain... Ce désir de découverte n'est pas différent de celui des rencontres sociales ou des champs de la pensée. »

Quand l'homme est confronté à ces territoires inconnus, diriez-vous de sa réaction qu'elle est plutôt de type archaïque ou pragmatique ?

« Les deux à la fois. La partie cognitive ne peut entrer en jeu qu'à partir du moment où des modèles internes peuvent

se mettre en place et permettre de se projeter, voire d'anticiper. En milieu inconnu, on projette aussi évidemment, mais ces projections vont rapidement être inopérantes, le milieu ne correspondant pas du tout à nos schémas habituels. Et c'est là que la partie émotionnelle entre en jeu. Puis, à mesure que la compréhension du nouvel environnement se fait, la partie cognitive reprend le dessus et nous permet de nous adapter. Autrement dit, les émotions sont très importantes et jouent un rôle prépondérant lorsque l'on est confronté à l'inconnu. Inversement, le système cognitif - démuné face à l'inconnu - va apprendre et nous permettre de modifier notre appréhension. Ces deux systèmes se complètent parfaitement. Il ne faut pas opposer les deux. »

On dit de certains qu'ils ont le goût du risque. Qu'est-ce que ce goût du risque et pourquoi est-il plus important chez l'adolescent ?

« Ce qui procure du plaisir dans la vie, c'est d'obtenir quelque chose qui ne va pas de soi. Cela libère un fort taux de dopamine, le neuro-modulateur de la sensation de plaisir. Ce qu'on appelle le goût du risque, c'est ça. Et on l'a tous de par notre constitution. L'adolescent, qui fait face à un système hormonal en pleine ébullition, est sans doute plus sensible et réactif, mais surtout son fonctionnement émotionnel n'est pas contrecarré par un cortex préfrontal mature. Ce dernier ne le sera qu'à l'approche de ses 20 à 25 ans. Or cette région du cerveau permet de combiner émotions et cognition dans la prise de décision, ce qu'on appelle le jugement régulant les comportements. Les adolescents n'ont pas à proprement parler davantage le goût du risque que les adultes, mais l'attrait du risque ne peut pas être régulé de manière aussi optimale, leur faculté de jugement associé au cortex préfrontal étant encore immature. »

Pensez-vous que les modifications cérébrales puissent varier selon les extrêmes auquel l'individu est confronté ?

« Entre un milieu climatique extrême et des conditions sociales extrêmes par exemple, comme lors d'un attentat ? Difficile de répondre. Notre étude nous dira déjà s'il y a une différence entre les milieux ; ensuite nous pourrions peut-être extrapoler sur des conditions extrêmes de natures différentes. Ce qui est évident, c'est que les émotions induites par une confrontation à un environnement climatique hostile et celles liées aux agissements d'autres individus ne sont pas identiques. Si lors de notre étude des modifications significatives sont décelées entre les différents milieux climatiques, il y a de fortes chances pour que l'imagerie cérébrale décèle également des différences entre des confrontations à des extrêmes de types différents. Et je pense que les adaptations ne seront en effet pas les mêmes. »

Si vous aviez un rêve, qu'auriez-vous envie de découvrir ? Quel serait votre graal ?

« Je n'en ai pas. Quand on a un tempérament d'explorateur, on ne peut pas se dire qu'après une découverte on est rassasié et qu'il n'y a plus rien à explorer. L'objectif compte moins que de se mettre dans le processus de la découverte qui donne sens et fait vivre. L'extra-ordinaire est infini ! » ■

¹ La cognition désigne l'ensemble des processus mentaux qui se rapportent à la fonction de connaissance et mettent en jeu la mémoire, le langage, le raisonnement, l'apprentissage, l'intelligence, la résolution de problème, la prise de décision, la perception ou l'attention.

² On appelle matière grise la partie du cerveau où se situent les neurones, autrement dit le corps cellulaire. La matière blanche quant à elle représente les lieux de connexions, ces fibres qui correspondent aux connexions que les neurones établissent entre eux.

Repérage en solo

Explorateur franco-suisse, Christian Clot vient de passer quatre mois, entre 2016 et mars 2017, dans les milieux les plus hostiles de la planète : le froid extrême et sec de Sibérie en hiver, la chaleur torride et moite de la forêt amazonienne au début de l'été, le froid mordant et humide de Patagonie au début du printemps, et enfin le chaleur aride du désert de Lout (Dasht-e-Lut) en Iran, en été.

Christian Clot, c'est l'homme de terrain, l'explorateur de l'étude scientifique dirigée, d'une part, par Etienne Kœchlin, responsable des études cognitives et, d'autre part, par Stéphane Besnard, responsable des études de physiologie de l'extrême. L'occasion d'étudier non seulement les capacités d'adaptation, de prises de décisions et de gestion du stress, mais aussi les notions de motivation, d'imagination, de collaboration ou de leadership. Des questions sous-jacentes à chaque crise ou catastrophe auquel l'humain doit faire face (tsuna-

mis, incendies, attentats, tremblements de terre, ...) : « Il est impossible de réaliser des études sur des personnes subissant des crises violentes ; les expéditions d'exploration constituent par contre un terrain de recherche rare, puisque les conditions sont similaires aux crises et qu'elles sont, là, observables. »

Christain Clot a déjà subi 18 IRM avant et après ses expéditions en solo qui serviront de base à l'étude proprement dite. Elle sera menée en 2018 sur un groupe de vingt personnes recrutées et accompagnées par l'explorateur parti en éclaireur. À leur tour, ces dix hommes et dix femmes de 25 à 45 ans vivront 30 jours dans chaque milieu avant de passer une batterie de tests pour les protocoles d'étude portant sur les modifications potentielles dans trois domaines : cognitif, physiologique et psychologique.

C. F.

Octobre 2016, en Patagonie, Etienne Kœchlin (à g.) et les autres scientifiques équipent Christian Clot avant son départ.
© Lucas SANTUCCI/
ZEPPELIN NETWORK

Pour en savoir davantage, rendez-vous sur : www.christianclot.com.



Extrêmes

L'impossible risque 0

Frédéric Le Blay, Nantes
directeur du Département des Lettres anciennes,
Université de Nantes

PHILOSOPHIE

Le mythe contemporain du risque 0, issu de la peur de la mort et du désir de la contrôler, prend des accents apocalyptiques sur le plan collectif où les catastrophes naturelles agissent comme des aiguillons. Ces légitimes inquiétudes appellent à une meilleure acceptation du risque.

Chercheur au Centre François Viète d'histoire des sciences et des techniques, Frédéric Le Blay est spécialiste des savoirs et des sciences de l'Antiquité. Depuis fin 2015, il dirige le programme international ATLANTYS, qui porte sur l'imaginaire de la fin du monde et l'expérience de la catastrophe (atlantys.hypotheses.org).

Les deux dernières décennies ont vu émerger deux nouveaux concepts, appelés à encadrer les processus de la décision politique et du débat public, le principe de précaution et le risque zéro, la recherche du second étant l'horizon logique et le degré ultime de l'application du premier. Ces injonctions témoignent d'une moindre volonté des sociétés démocratiques contemporaines à accepter le risque ou la mise en danger des personnes et des communautés qui les constituent. La notion d'acceptabilité, de plus en plus souvent invoquée, est de fait indissociable de ces deux concepts.

Il est bien sûr incontestable que l'autorité de l'État et des pouvoirs publics

n'apparaissent légitimes que dans la mesure où ceux-ci démontrent leur capacité à garantir la sécurité des personnes et des biens, mission régalienne rarement remise en cause. Mais, conçue comme un absolu, la sécurité enfante le paradoxe. Ainsi, à l'occasion d'interventions militaires récentes cautionnées par la communauté internationale, nous avons vu érigée en doctrine la guerre « 0 mort » et son recours aux « frappes chirurgicales », consciencieusement mises en scène sur les écrans. L'image thérapeutique pour qualifier le bon exercice du conflit armé est une association troublante. La guerre reste l'entreprise du danger, de la destruction et de la mort, valant pour autrui comme pour soi-même, ce qui n'interdit pas de l'encadrer par des principes et des conventions qui définissent la ligne de démarcation entre la barbarie et la civilisation.

Penser la mort

Depuis quelques mois, je coordonne un réseau de chercheurs de tous horizons disciplinaires, dans le cadre d'un programme portant sur l'expérience de la catastrophe. Ce questionnement sur ce qui pourrait être la fin de notre monde n'a rien d'anxiogène ni de pessimiste; au contraire, c'est l'obsession du risque 0 qui empêche de regarder sereinement vers l'avenir.

En tant que lecteur assidu des philosophes de notre Antiquité classique, la pensée de la mort m'apparaît comme le point focal nécessaire à toute existence heureuse. Philosopher, c'est apprendre à mourir, enseigne-t-on dans les classes. Les Grecs parlaient de *meletê thanatou*, expression que l'on traduit généralement par méditation ou pensée de la mort et qu'il me semble intéressant de considérer comme étant de l'ordre d'une conscience de notre mortalité. Cette conscience doit nous mener à la sagesse. Signifie-t-elle que nous passons notre existence à surmonter l'angoisse de notre disparition ?

Extrêmes

L'impossible risque 0

Du point de vue de notre tradition philosophique, avoir notre mortalité constamment à l'esprit est au contraire la condition d'une libération de l'âme à l'égard des passions et des superstitions qui la terrorisent, préalable nécessaire à la quête du bonheur. J'aimerais pouvoir affirmer, sans risquer de passer pour un prophète de malheur, que le même enseignement doit valoir pour notre perception du monde. Je me garderai bien de porter un jugement sur ce que pourrait être le Grand Tout de l'Univers, sur lequel je ne connais rien. Je dis simplement que notre monde physique est condamné à disparaître depuis sa naissance, qu'il n'est pas éternel.

Le questionnement sur la fin de notre monde n'a rien d'anxiogène ; au contraire, c'est l'obsession du risque 0 qui empêche de regarder sereinement vers l'avenir.

L'astrophysique et la planétologie nous enseignent que les systèmes stellaires meurent et que les planètes ont une vie propre. En la matière, il n'est pas de risque 0. Aucune disposition institutionnelle ni aucun dispositif technologique ne semble en mesure de nous prémunir contre cette fin programmée du monde tel que nous le connaissons. Travailler à rendre notre monde durable dans la manière que nous avons de l'habiter, par la préservation de l'environnement et la protection de la biodiversité, constitue, certes, l'enjeu fondamental de notre temps et des générations à venir ; mais l'idée d'un développement durable ne peut être assimilée pour autant

à une quête d'éternité. Il est d'ailleurs souhaitable qu'elle ne le soit pas, car tant que l'on pense avoir l'éternité devant soi, il paraît toujours temps de reporter au lendemain l'occasion de bien faire aujourd'hui. Dès lors que nous acceptons l'idée d'une fin, plus ou moins proche - je l'espère aussi lointaine que possible -, la nécessité de bien jouer le rôle qui nous est imparti s'impose comme un impératif de dignité.

L'expérience de la catastrophe

Que faut-il entendre par fin du monde ? Il s'agit surtout de la fin de notre monde, *the world as we know it*, ainsi que le disent et l'écrivent mes collègues anglophones, car la fin du monde est d'abord la manière dont j'envisage la destruction ou la disparition du monde tel que je le connais, hors duquel je ne parviens pas à envisager les conditions de mon existence. Pour l'Homme, la fin du monde est donc avant tout l'avènement d'un monde sans l'Homme.¹

Lorsque nous pensons la fin du monde, nous pensons en fait notre propre mort d'un point de vue collectif. Nous nous savons mortels, et nous sommes naturellement tentés de penser aussi la mortalité de ce qui nous entoure. En tant qu'espèce pensante, nous sommes de fait la conscience du monde. Un monde sans conscience de sa propre existence est un monde qui s'ignore. Il n'a donc ni naissance ni fin. Mais en attendant la fin du monde, il reste notre expérience partagée de la catastrophe. Nous assistons sur nos écrans de télévision et sur les différents canaux d'information numérique à une multiplication d'images et de récits de catastrophes naturelles, dont l'ampleur et les dommages causés nous paraissent de plus en plus graves et inquiétants. Ces événements, désormais retransmis sur tous les continents quasiment en direct, suscitent à chaque fois une émotion que les journalistes et commentateurs aiment qualifier de « planétaire ».



Tsunami à Sumatra en 2005
© Alain WICHT/DDC/CIRIC

La violence de ces désastres, doublée du sentiment d'une augmentation de leur fréquence et de leur amplitude, nourrit toutes les inquiétudes, fait surgir de nombreuses questions et fait surtout ressurgir de vieilles peurs millénaires d'apocalypse. Ainsi ce qui se passe actuellement dans l'archipel polynésien de Tuvalu² préfigure pour certains un scénario de fin du monde à l'échelle de la planète, en lien avec le dérèglement climatique.

Le cinéma s'est largement fait le relais de cette angoisse, en portant à l'écran de

nombreux scénarios de fin du monde. La filmographie du réalisateur allemand Roland Emmerich, passé maître dans le genre du film catastrophe,³ est sans doute l'un des cas les plus emblématiques de cette réactualisation de l'imaginaire apocalyptique. Deux superproductions telles *The Day after Tomorrow* (2004) et *2012* (2009) se firent l'écho d'une actualité brûlante. Le premier misait pour sa réussite sur nos inquiétudes bien réelles quant à l'avenir de notre planète. Le second s'attachait à relayer par la fiction l'hystérie collective et médiatique que suscita la prophétie millénariste du calendrier Maya, censé annoncer la fin d'un cycle. Dans ces deux productions, le spectateur ne peut qu'être frappé par le rôle que joue le motif de l'engloutissement sous les eaux. Les représentations proposées par les affiches sont à ce titre on ne peut plus parlantes, leurs versions en langue française portant comme slogan d'accroche deux mises en garde, respectivement *Où serez-vous?* et *Nous étions prévenus.*

Exemples de catastrophes récentes marquantes

- 2004: tsunami en Indonésie, 220 000 morts
- 2005: inondation de 80% de la Nouvelle-Orléans en Louisiane, 1221 morts
- 2011: tsunami au Japon, 18 000 morts plus un accident nucléaire majeur
- 2015: tremblement de terre au Népal, plus de 7 000 morts

Philosophie

L'impossible risque 0

Des dieux aux scientifiques

Il faut noter le rôle généralement central que joue la figure du scientifique dans ces productions ; il est le personnage qui sait, comprend à l'avance et tente, en vain le plus souvent, d'alerter. C'est aussi lui qui peut jouer le rôle du sauveur de l'Humanité en vue d'un *happy end*.

Mais que peut la science par rapport aux catastrophes d'origine naturelle ? La quête du risque 0 a-t-elle un sens et faut-il charger la communauté scientifique de donner au principe de précaution les moyens de son application ? Il me semble judicieux, sans chercher à minimiser le risque ni à gommer le drame humain que chaque catastrophe représente aux yeux des victimes, de se livrer à un travail de contextualisation historique. Une histoire de la catastrophe permet de comprendre que les événements cataclysmiques font partie intégrante de l'histoire humaine et qu'ils façonnent nos représentations de la nature, dont il faut se garder de penser qu'elle est bienveillante pour peu qu'on la respecte.

Si la science ne peut vraisemblablement pas créer les conditions du risque 0, elle peut certainement contribuer à créer les conditions d'une acceptation plus facile et plus raisonnable du risque. Par science, j'entends ici très simplement connaissance. Il peut, en effet, y avoir derrière nos angoisses de fin du monde une forme d'obscurantisme ou d'irrationalisme à dépasser. L'étude des grandes catastrophes naturelles et de la

manière dont elles ont été vécues invite au recul et permet de porter le regard critique indispensable.

Le tremblement de terre qui toucha Lisbonne en 1755 constitue une sorte d'événement originel dans notre conscience du risque.⁴ Premier séisme historique à avoir suscité une abondante littérature, il frappa les esprits de manière durable. Il fut l'enjeu de débats philosophiques intenses et relança la question fort débattue de l'existence du Mal sur Terre. On connaît la polémique de Voltaire contre la théodicée de Leibniz, mise en scène ironiquement dans le conte *Candide ou l'Optimisme*, mais on sait moins que le philosophe fut aussi l'auteur d'un *Poème sur le désastre de Lisbonne*.

La catastrophe agit de fait comme un catalyseur polémique au sein des sociétés qui, parvenues à un degré d'organisation et de structuration complexe, doivent faire face à un événement destructeur dont la maîtrise leur échappe : elle invite à une remise en question des certitudes acquises, telles que la foi en la Providence divine, la foi dans le progrès humain et le pouvoir de la science, la confiance dans la capacité des pouvoirs publics à garantir la sécurité des populations ; elle conduit à reposer la question des relations entre l'Homme et la nature ; elle oblige à redéfinir les limites de la science et son rôle au sein de la société.

Pendant longtemps, on invoqua la colère divine face à des désastres naturels meurtriers, qui furent souvent suivis par la désignation de boucs-émissaires, le déchaînement de chasses aux sorcières et autres pogroms.⁵ La science ayant pris la place de Dieu dans nos sociétés technologiques, c'est aujourd'hui elle qui se trouve sommée de rendre des comptes lorsqu'elle est jugée inapte. On se souvient comment, à l'issue du tremblement de terre qui ravagea la région de L'Aquila (Italie) en 2009, sept

experts et scientifiques furent jugés et condamnés par la justice pour « homicide par imprudence », parce qu'ils n'avaient pas su estimer les risques à leur juste mesure.

Anticiper non cauchemarder

La question se pose : quelque chose a-t-il vraiment changé entre hier et aujourd'hui ? Du point de vue du risque que représentent les grandes catastrophes naturelles elles-mêmes, sans doute rien. Le fatalisme reste une posture philosophique indépassable car personne n'est en mesure de garantir le risque 0. Au contraire, dans de nombreux cas, notre vulnérabilité n'a fait que croître du fait de l'augmentation de la densité et de la concentration humaines, notamment dans des zones particulièrement exposées comme les littoraux.

L'activité humaine est elle aussi un facteur supplémentaire de risque, la catastrophe de Fukushima constituant un cas d'école : le tsunami, qui aurait pu n'être qu'un épisode de plus de catastrophe naturelle dans l'histoire d'un pays qui en compte beaucoup, s'est doublé d'un accident nucléaire majeur dont les conséquences se feront sentir sur plusieurs générations.⁶ Nos inquiétudes légitimes quant au réchauffement climatique et à ses conséquences écologiques viennent compléter le tableau alors que nous sommes entrés dans une nouvelle ère de l'histoire de notre système planétaire, celle de l'anthropocène où les activités humaines ont un impact significatif sur l'écosystème terrestre.⁷

Notre capacité à accepter le risque - notion d'acceptabilité - et à surmonter les drames que nous vivons - concept de résilience - sont sans doute ce sur quoi nous pouvons tous collectivement travailler, avec de sérieuses chances de réussite. La connaissance toujours plus fine des phénomènes que la science offre doit accroître nos compétences en

matière de prévision, d'anticipation et d'adaptation.

Restera toujours l'utopie du risque 0, ligne d'horizon qui peut être un stimulant au progrès de la connaissance. Méfions-nous cependant de peur que cette utopie ne nous précipite dans la dystopie : l'idée que nous puissions, par le biais de la science, parvenir à un contrôle complet de la nature ouvre bien des portes qu'il est difficile de refermer. ■

¹ Exemple, *Voluntary Human Extinction Movement (VHEMT)*, un mouvement écologiste extrémiste, fondé en 1991 par Les U. Knight, qui appelle tous les hommes à s'abstenir de se reproduire pour provoquer l'extinction progressive de l'espèce et sauver ainsi l'avenir de la planète et de sa biodiversité. Paradoxalement, on aboutirait ainsi à un monde privé des seuls de ses habitants qui en mesurent la valeur, un monde privé de toute valeur ontologique.

² Plus petit État du monde, Tuvalu est menacé d'une disparition du fait de la montée des eaux. Pour sa population, l'engloutissement d'un territoire qui constitue une terre ancestrale sera véritablement la fin d'un monde.

³ Avec *Independence Day* (1996) et le remake *Godzilla* (1998) ; l'une de ses premières œuvres, *Le Principe de l'Arche de Noé*, réalisée en 1984 dans l'ancienne RFA, rejoue l'épisode du déluge biblique sous l'angle du voyage dans l'espace.

⁴ Ce séisme d'une magnitude estimée entre 8,9 et 9 sur l'échelle de Richter et dont l'épicentre était situé à environ 200 km des côtes de l'Atlantique fut suivi d'un tsunami. Il fit entre 50 000 et 70 000 victimes, pour une ville qui comptait environ 275 000 habitants, et causa la destruction de la quasi-totalité des bâtiments.

⁵ Cette attitude ne renvoie pas qu'à des temps révolus. En témoigne par exemple le déferlement médiatique de prédications vindicatives après la terrible tempête Katrina de 2005, interprétée par certains mouvements évangéliques comme une manifestation de la colère divine à l'encontre de la Nouvelle-Orléans la décadente.

⁶ Voir la collection de textes et témoignages dirigée par **C. Quentin** et **C. Sakai**, *L'archipel des séismes. Écrits du Japon après le 11 mars 2011*, Picquier, Paris 2012, en particulier l'article du philosophe et spécialiste des médias **Ishida Idetaka**, « La force de l'impermanence et un espoir de l'esprit ».

⁷ **Christophe Bonneuil, Jean-Baptiste Fressoz**, *L'événement anthropocène*, Seuil, Paris 2013, 320 p.

Extrêmes

Immensément

Jérôme Meizoz, Lausanne
écrivain et critique littéraire

LETTRES

On s'échine à leur trouver des noms, des noms doux, sans arêtes, qui ne blessent pas le cœur, qui voilent ce qui s'y joue : *La Paix du Soir*, *Soleil couchant*, *Mon repos*, *Mont-Calme*, tous ces noms en forment un seul, les visiteurs le sentent, leurs visages se crispent à l'entrée comme pour une mauvaise plaisanterie.

On voit les pensionnaires en chaises roulantes, courbés sur un tricot, sur un journal, parfois la tête renversée, hagards. Une femme arpente les couloirs en parlant seule. Celui-là est assis à table, figé, le nez sur un bol de thé. Ils dorment immensément devant la télévision, ça les berce, qui donc voudrait suivre le film animalier passé en boucle ? À quoi bon suivre des yeux ces fauves trop souples, qui tuent et meurent en pleine nature ? Ça sent la Javel, les repas tièdes dans les assiettes délaissées, les corps délabrés. Mais les sols brillent, sur le lino les soignants glissent comme à la patinoire, un plateau à la main. Ne manque que la musique pour faire un opéra.

Chambre 34 : Roland, arrivé depuis quelques jours, après un accident de voiture. Il en est sorti complètement perdu, la tête a lâché, presque d'un coup. Il faut dire qu'il a écrasé sa seconde épouse en reculant dans le parking du supermarché. Il ne s'en souvient pas vraiment. Roland ne pourra plus rentrer chez lui. La maison vide, trop grande, sera prêtée au petit-fils. Place aux jeunes, Roland n'aurait rien contre, mais il n'a plus conscience de tout cela. Il parle beaucoup, avec des mots d'architecte, son ancien métier. Roland combine les mots les uns avec les autres, il construit sa phrase, mais elle n'a pas de sens, on lui demande de répéter. Il s'accroche à des morceaux de langage comme à des troncs sur un fleuve où il serait tombé d'un coup.

Chambre 42 : exactement en face, Louise ne sort jamais. Elle a complètement perdu la tête, plus aucun lien verbal n'est possible avec elle. Tout se joue dans les regards et les gestes. Elle passe ses journées devant la fenêtre. Sur sa table, les photos des enfants et petits-enfants.

Écrivain valaisan, Jérôme Meizoz est l'auteur de publications scientifiques, ainsi que d'œuvres de fiction ou poétiques. Il a collaboré à l'édition critique des romans de C. F. Ramuz dans la Bibliothèque de la Pléiade.

Extrêmes

Immensément

Quand il était valide, Roland venait la trouver chaque mois. Il parlait un peu, quelques nouvelles des uns et des autres, puis ils restaient là, silencieux. Calmes. Comme si le temps n'avait plus aucune consistance. S'arrêter près d'elle lui procurait une sorte de soulagement, lui si actif de l'aube à la nuit, toujours à faire des plans, des budgets, des lettres. Mais quel endroit, ces drôles de noms *La Paix du Soir*, *Soleil couchant*, *Mon repos*, *Mont-Calme*, tout cela lui semblait factice. Roland compte désormais parmi les pensionnaires. On l'a installé exactement en face de Louise, sa première épouse. Mais il ne s'en rend pas compte. Il ne sait plus. Leur divorce avait été terrible, cris et grincements de dents, familles hérissées, rumeurs, insultes, avocats à l'affût. Ils s'étaient aimés puis détestés. Très volontiers, elle l'aurait poignardé. On peut dire que Roland et Louise font chambres séparées, sans le savoir. En fin de compte, le calme est revenu. Comment nommer cette paix ?

Jérôme Meizoz

Faire le garçon

Carouge, Zoé 2017, 156 p.

Rude défi que celui de devenir un homme, un vrai, comme on le concevait dans le milieu villageois valaisan, il n'y a pas si longtemps. En trente petits chapitres, l'auteur enquête sur ce passé, le sien comme chaque fois. Ce roman, tressé avec ces souvenirs, a pour héros un garçon déjà fait, qui choisit de vendre des caresses et quelques prestations supplémentaires aux dames en manque, plutôt que d'aller travailler à l'usine. Il refuse « d'entrer dans les corps » mais se hasarde jusqu'au seuil des cœurs douloureux.

Fantasmes érotiques, ou plutôt projection de ce besoin de tendresse refusée à celui qui apprend à faire le garçon. Comme chaque fois chez l'auteur, l'écriture hésite sur la frontière entre prose et poésie, mélancolique, sensuelle et tendre. Au fond, la vie d'un homme en devenir qui se cherche et se développe tant bien que mal, sous le regard impitoyable d'une société machiste, et qui rêve d'un monde de tendresse dont le privent les canons de la virilité.

Pierre Emonet sj

Aujourd'hui, dimanche, leur fils vient pour la rituelle visite. C'est commode. En une fois, il peut voir père et mère. Il n'a qu'à passer d'une chambre à l'autre. Dans l'ascenseur, il s'amuse à chercher d'autres noms pour l'établissement : *Après la bataille*, *Fin de partie*, *Au-delà de tout...*

Et depuis le couloir, on peut saisir quelques bribes : - Allez, tu ne veux pas sortir un peu, papa, tu restes toujours enfermé ! - Non. - Mais pourquoi ? Je t'accompagne, on va prendre l'air... - Je te dis non. Dehors, c'est plus pour moi. - Et c'est pour qui, alors ? - Dehors, c'est pour les vivants. ■



SOCIÉTÉ

Nature

La biodiversité en parcs Un entretien avec Daniel Cherix

Lucienne Bittar, Genève
rédactrice en chef

La création de réserves naturelles a bonne presse en Suisse. Ainsi un nouveau parc périurbain pourrait voir le jour en 2020 dans la forêt du Jorat (canton de Vaud). Mais ces îlots de verdure ne s'apparentent-ils pas finalement à des musées de la biodiversité ou à des luna-park « bio » pour citadins stressés ? Réponse avec Daniel Cherix.

Professeur honoraire au Département d'écologie et d'évolution de l'Université de Lausanne, Daniel Cherix a été conservateur du Musée de Zoologie du Palais de Rumine. Il est chroniqueur à la RTS pour *Monsieur jardinier* et le président de la Commission de recherche du Parc naturel périurbain du massif du Jorat.

Pour le biologiste et zoologiste Daniel Cherix, c'est une évidence. Les parcs naturels ont, de par leur existence même, une fonction vitale pour la préservation de l'équilibre des systèmes environnementaux. Ils sont en outre des lieux d'observation indispensables pour la recherche scientifique. « Dans un musée, tout est mort, lance-t-il, et à l'évidence ce n'est pas le cas ici. Ces parcs ne sont pas non plus des zoos, puisque les phénomènes naturels s'y développent librement. Si le promeneur y croise un chevreuil, tant mieux pour lui, mais ce n'est pas garanti comme dans un zoo. »

Pour mieux comprendre la fonction de ces zones protégées, il faut remonter d'un palier. On parle toujours de la nécessité de préserver les espèces, mais en quoi est-ce vraiment nécessaire ? En quoi la préservation d'un oiseau au fin fond du Costa Rica nous concernerait-elle, nous autres Suisses ?

Daniel Cherix: « Nous sommes en train de mesurer que nous sommes tous dans un seul et unique écosystème, des manchots de l'Antarctique aux ours polaires de l'Arctique, même si des micro-équilibres existent par région. Bien sûr, le frémissement des ailes d'un papillon d'Australie ne va pas nous influencer directement, mais peut-être le fera-t-il à plus long terme, car la nature est en perpétuel mouvement. Les animaux se déplacent, les oiseaux migrent et transportent des graines, donc les plantes aussi migrent. Toute cette biodiversité en mouvement contribue au maintien de l'équilibre de la planète. »

Lucienne Bittar: Dans quelle mesure l'homme contribue-t-il à ces changements ?

« Il est la cause majeure de l'accélération des interactions entre les écosystèmes régionaux, puis entre les continents eux-mêmes. Avec les débuts des grands voyages par bateau et la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, en 1492, l'homme s'est mis à déplacer activement et massivement des espèces végétales et animales, comme les étourneaux ramenés d'Australie par les Anglais ou encore des cafards ou des rats. Avant cela, les espèces ne pouvaient pas voyager ainsi (à moins de remonter à des millions d'années, quand il y avait des passages entre les continents). Certaines de ces espèces introduites dans un écosystème donné deviennent invasives, car elles ne trouvent en face ni parasite ni prédateur. C'est là une des causes majeures de la diminution de la biodiversité. Un exemple très actuel est l'arrivée au Tessin du kudzu, une liane asiatique qui recouvre

Nature

La biodiversité en parcs

Un entretien avec Daniel Cherix

tout, les maisons, les forêts... Nos écosystèmes sont une longue histoire de subtils équilibres entre ceux qui consomment, les parasites, et ceux qui favorisent la production. Nos propres espèces n'ont pas le potentiel de devenir invasives car elles s'autorégulent. Si, par exemple, il n'existait pas en Suisse de xylophages se nourrissant du bois, notre pays serait recouvert de forêts. L'arrivée de nouvelles espèces dominantes fragilise donc ces équilibres. »

En quoi la création de parcs naturels protégés nous prémunirait-elle contre ces transformations, puisqu'à l'évidence l'homme ne peut pas maîtriser ces changements ?

« Il s'agit avant tout de préserver ce qui existe, pour donner un peu d'air à nos écosystèmes malmenés. La protection stricte d'un territoire est un garant de la survie des écosystèmes, donc des espèces. En effet, il existe une cause plus importante encore de la disparition des espèces : c'est la fragmentation de leurs lieux de vie, à cause d'une route par exemple. En dessous d'une certaine taille de territoire, certaines de nos espèces ne peuvent pas survivre - le lynx, par exemple, a besoin d'un espace de 150 à 200 km². Si en plus elles doivent partager leur territoire avec de nouveaux concurrents venus d'ailleurs, mieux armés, elles n'ont plus aucune chance. Le frelon asiatique, qui a été importé en France, se trouve à présent aux frontières de la Suisse, en Allemagne, en Espagne, au Portugal, en Italie. Il pose des problèmes à la fois pour les apicul-

teurs, puisque les abeilles européennes ne savent pas comment se défendre contre lui, et pour les hommes, car ses piqûres sont peu agréables.

» Pour lutter contre cette fragmentation, les cantons de Genève et de Vaud développent des *réseaux écologiques*. Ils veillent à ce qu'il y ait des continuums qui permettent aux espèces animales, même à notre escargot qui ne fait que 200 mètres par an, de se déplacer. Cela peut être des haies qui se suivent. Mais cette linéarité n'est de loin pas toujours possible. D'où l'intérêt de la préservation de la biodiversité dans des zones protégées, via le rétablissement de marais ou de prairies naturelles par exemple, ou comme le fait à titre privé Pro Natura avec sa réserve pour les oiseaux migrateurs à Genève, sur les rives du lac Léman. L'idée est de conserver des patchs de biodiversité, pour maintenir un certain nombre de populations locales permanentes ou visiteuses. »

Il existe en Suisse plusieurs catégories de parcs d'ampleur nationale (voir p. 47). Plusieurs nouveaux projets ont été refusés ou sont ralentis. Qu'est-il encore possible de protéger ?

« Il faut en convenir, le concept de protection de la nature via des réserves comme le comprenaient nos ancêtres, qui ont créé en 1914 le Parc national suisse, n'est plus applicable ni suffisant, car les frontières entre l'humain et la nature ne sont plus aussi distinctes. Grâce à l'impraticabilité partielle de nos montagnes, nos paysages alpins ont été en partie préservés, mais il faut réfléchir à présent à l'étage du dessous, compris entre 700 et 1000 mètres. Cette zone est bien plus chargée en termes de pression humaine. Une part non négligeable des terres y est occupée par l'activité humaine. Ce qui reste de non bâti, ce sont le plus souvent des forêts en état semi-naturel, puisque soumises à une exploitation par l'homme.

» À partir de là, il nous faut nous demander s'il existe encore des zones qui présentent un intérêt en termes de biodiversité et qui peuvent jouer un rôle de relais ou de réservoir. La réponse est oui: ce sont justement nos forêts, qui abritent environ un tiers de la faune et de la flore du pays. J'insiste, si non seulement une partie de nos espèces disparaissent à cause de la présence d'espèces étran-

gères invasives, mais qu'en plus celles qui parviennent à survivre ne trouvent plus de refuges pour se reproduire dans de bonnes conditions, avant de se disperser à nouveau, tout notre écosystème va être mis à mal. Et avec le réchauffement climatique, l'urgence d'un suivi des espèces-clés est encore plus pressante. Nos forêts doivent être protégées et mieux étudiées dans ce sens.

Des joyaux de nature

Trois catégories de parcs d'importance nationale sont définies par la Loi fédérale sur la protection de la nature et du paysage.

Parc national

Un parc national permet la préservation du patrimoine naturel en offrant des habitats intacts à la faune et à la flore indigènes, qui se révèlent parfois uniques au monde, comme le pavot jaune des Grisons. Il se compose d'une zone centrale de plus de 100 km², définie comme une zone naturelle - où la nature se développe librement et où la présence de l'homme n'est tolérée que sur des chemins délimités ou pour la recherche scientifique - et d'une zone périphérique - où se pratique une gestion durable et adaptée à l'état naturel. Il n'en existe qu'un seul en Suisse, dans les Grisons (170 km²), fondé en 1914. La création d'un deuxième parc national, celui d'Adula, entre les cantons des Grisons et du Tessin a été refusée l'an passé. Véritable laboratoire à ciel ouvert, le Parc national suisse permet aux scientifiques de comprendre les phénomènes naturels et de mesurer avec recul (sur plus de 100 ans) comment évolue l'écosystème alpin, qui occupe un tiers de notre paysage.

Parc naturel régional

Zone rurale en partie habitée, le parc naturel régional se distingue par une nature et un paysage de grande valeur

et des constructions et équipements parfaitement intégrés au site. Le but est la mise en évidence de la richesse d'éléments naturels et culturels dans un territoire rural traditionnel, via une gestion durable du paysage. Sa taille est inférieure à 100 km². Il en existe dix-neuf en Suisse, par exemple celui du Doubs.

Parc naturel périurbain

Un parc naturel périurbain (PNP) doit être situé dans un rayon de 20 km du centre d'une grande agglomération. Il est composé d'une zone centrale, dite naturelle, de 4 km² au minimum, soumise au même niveau de protection que celle d'un parc national; puis d'une zone tampon, de transition, dédiée à la découverte de la nature, à des activités didactiques, de détente ou de loisirs; et enfin d'une zone de nature exploitée par l'homme.

Comme pour un parc national, une Commission de recherche est chargée de gérer la recherche dans la zone protégée et dans la zone de transition, pour en évaluer l'impact.

À ce jour, la Suisse ne compte qu'un seul PNP, à savoir le Wildnispark Zurich Sihlwald. Le Parc du Jorat serait le second et le premier de Suisse romande. Un autre projet a été envisagé en 2011 dans le canton de Neuchâtel, autour de la forêt de Chaumont, mais il ne semble pas remplir les conditions.

L. B.

Nature

La biodiversité en parcs

Un entretien avec Daniel Cherix

« C'est ce patch que peut offrir la création de parcs naturels périurbains (PNP), comme celui du massif forestier du Jorat, qui abrite un échantillonnage de toutes les espèces forestières de la région. C'est une des dernières forêts et la plus grande (7000 hectares) d'un seul tenant (4000 hectares) du Plateau suisse. Elle constitue un relais essentiel entre les Préalpes et le Jura. L'Association *Jorat, une terre à vivre au quotidien* a été créée en 2012 sur l'initiative de la ville de Lausanne et du Musée cantonal de Zoologie à Lausanne, pour préserver et valoriser ce patrimoine naturel. Elle fédère les treize communes et l'État de Vaud, propriétaires du massif. En février 2015, l'Association a déposé un dossier de candidature pour la création d'un PNP dans le massif du Jorat et l'Office fédéral de l'environnement a accepté de cofinancer pour moitié le travail de concrétisation de ce projet. »

La création de ce parc du Jorat ne risque-t-il pas d'amener trop de visiteurs dans cet espace naturel et de le dénaturer ?

« Ces forêts sont déjà des lieux fortement visités. On estime que 1,5 million de visiteurs se rendent annuellement dans le Jorat, et ce chiffre devrait augmenter avec l'arrivée estimée de plusieurs milliers de nouveaux habitants dans le canton d'ici 15 ans. Certaines zones du massif débordent de monde, alors que d'autres sont délaissées. Le but est aussi de mieux distribuer ce flux. Une meilleure gestion des visiteurs soulagera certaines communes et pourrait

contribuer à faire démarrer une petite économie touristique locale.

» En créant une structure d'accueil pour les visiteurs, qu'ils soient pratiquants du VTT, cavaliers ou simples promeneurs, il sera possible en outre de leur transmettre des informations. Car les PNP visent aussi la formation à la protection de l'environnement des populations. La Commission de recherche du Jorat, qui vient de démarrer en mai ses activités, ne s'occupera pas que de l'observation scientifique de l'évolution et de l'organisation des espèces animales et de la flore forestière. Des sociologues s'intéresseront aux aspects sociaux de la forêt, puisque qu'elle se trouve à proximité, pour connaître l'intensité des passages, pour comprendre comment les populations s'intègrent au paysage, etc. Dans le Parc national suisse, c'est déjà le cas. Des questionnaires sont remis aux visiteurs pour comprendre leurs motivations, attentes et questionnements, pour mieux adapter l'offre. »

Les politiques préventives de santé publique intègrent de plus en plus le contact avec la nature. Le PNP du Jorat jouera-t-il un rôle sur ce plan ?

« Bien sûr ! Même s'il n'observe pas les petites bêtes en courant dans la forêt, un sportif y trouve une certaine qualité de l'air qui l'amène à une sensation de bien-être. Cet aspect déstressant est plus flagrant encore dans le cas du promeneur. Les citadins sont à la recherche de ce contact avec la nature. Les jardins en zones urbaines peuvent certes y répondre en partie, mais le PNP se fait précieux pour la personne à la recherche d'une immersion plus complète. La nature offre un chaos organisé. Sa diversité n'agresse pas l'humain, mais le pénètre. En pleine forêt, chacun se sent plus facilement comme faisant partie de la nature. La sensation de cette présence permet d'atteindre une certaine félicité. » ■

**« Chandelle à la main
L'homme parcourt son jardin
Pleurant le printemps »**

Yosa Buson (*Haïku, La différence*)

**« Deux amants sont devenus arbres
Pour avoir oublié le temps
Leurs pieds ont poussé dans la terre
Leurs bras sont devenus des branches
Toutes ces graines qui s'envolent
Ce sont leurs pensées emmêlées
La pluie ni le vent ni le gel
Ne pourront pas les séparer
Ils ne forment plus qu'un seul tronc
Dur et veiné comme du marbre
Et sur leurs bouches réunies
Le chèvrefeuille a fait son nid »**

Marcel Béalu (*Amour me cèle, Le Pont traversé*)

**« [...] Mon enfance est celle d'un arbre
Neiges et pluies pénètrent mes épaules
Humus et germes montent dans mes veines
Je suis mémoire je suis avenir
J'ai arraché au ciel la clarté de mes yeux
J'ai ouvert mes paumes aux quatre vents
Je prends règnes sur les saisons
Mes sens sont des lampes perçant la nuit
Je surprendrai debout le jour naissant [...] »**

Gatien Lapointe (*Ode au Saint-Laurent, Écrit des Forges*)

Nature

Une aumônerie agricole

Pourquoi ?

Pierre-André Schütz, Autavaux (VD)
pasteur, aumônier dans le monde agricole vaudois¹

SOCIÉTÉ

Tout un chacun s'accorde pour dire que, pour vivre mieux et plus éthique, nous devons consommer local, préserver la nature, favoriser le bien-être des animaux ... mais qu'en est-il de celui des agriculteurs? Le pasteur Schütz répond à la détresse de ceux d'entre eux qui ne trouvent plus leur place dans une société qui leur demande toujours plus et leur redonne toujours moins.

Ancien agriculteur, Pierre-André Schütz est aumônier depuis octobre 2015. Il a été mandaté par le Service d'agriculture et de viticulture du canton de Vaud (SAVI) pour mettre sur pied un programme de sensibilisation visant, notamment, à faciliter la détection des personnes en proie à des difficultés. Il vient de recevoir le prix de la *Fondation Agrisano* pour son engagement altruiste.

Nous sommes aujourd'hui dans le temps de la postmodernité et de la mondialisation qui a réussi ce terrible exploit de déraciner l'homme de sa terre et de séparer l'argent de l'éthique et de la morale. On spéculer sur tout, l'humain, sa nourriture, sa vie et son bien-être, pour les sacrifier sur l'autel du dieu Dollar! L'agriculture, comme d'autres secteurs, est écrasée par ce monstre inhumain qu'est l'économie mondiale. La mort du secteur primaire est un des principaux indicateurs de la décadence d'une civilisation. Journaliste français, Jean-Claude Guillebeaud écrit: « Nous sommes entrés dans un temps où l'Occident ne rayonne plus et

est menacé d'une décadence inquiétante; et ce n'est même plus un temps, c'est un délai. » Une société qui tue ceux qui la nourrissent et qui permet aux géants de l'économie et de l'industrie d'écraser artisans et PME est une société en danger!

Conscient de la détresse de ses membres qui se sentent opprésés, le Service d'agriculture et de viticulture vaudois (SAVI) a mandaté les Églises reconnues de droit public pour créer un poste d'aumônier (à 80%) dans le monde agricole. Sa mission est de mettre en place un concept de soutien suivant quatre axes: une sensibilisation/formation en entreprise des acteurs des différentes branches qui vont au contact des agriculteurs, une présence à l'aumônerie des écoles d'agriculture (sites de Marcelin et de Grange-Verney) avec sensibilisation/formation au problème et au projet *Sentinelle Vaud - Promotion de la vie*,² un accompagnement des familles et des exploitations qui le demandent, une information à propos du dit projet.

Indécrottable optimisme

Comme je le sais par mon meilleur ami Jésus-Christ, l'amour gagne toujours, et je suis habité par une espérance farouche et un indécrottable optimisme. L'optimiste n'est pas un être béat qui estime que tout ira bien et attend de trouver une perle dans une huître pour payer son repas, comme le dépeint Coluche. Celui-ci est un rêveur. L'optimiste, au contraire, perçoit les défauts de la réalité sans pour autant en conclure: « Ce sera pire demain. » Il entreprend pour améliorer la situation. Il combat le monde, les autres et lui-même pour corriger les insuffisances de la réalité. C'est le sens du texte d'Ésaïe (Es 21,11) qui parle de la sentinelle et qui dit: « Sentinelle, que dis-tu de la nuit? Et la sentinelle répond: le matin vient! » Au cœur de la nuit nous pouvons œuvrer pour que le matin se lève!

Un jour ou l'autre, dans notre vie, nous sommes confrontés à l'adversité et au mal. La félicité ne consiste pas à se tenir à l'abri du mal; ça, c'est être épargné. La félicité débute après les coups. Subir des violences, des déceptions, des insultes, des félonies, des deuils, et néanmoins sourire, faire face et savourer la vie... Apprendre à insérer la douleur dans la trame de nos jours. Peut-être avons-nous peur au moment du combat, mais avoir peur ce n'est pas manquer de courage, c'est prendre le chemin qui conduit au courage.

Une agriculture en crise

Ces derniers mois, plusieurs cas de suicides de paysans ont touché le canton de Vaud. La presse en a beaucoup parlé, évoquant notamment le poids écrasant de la gestion d'un domaine, les investissements considérables que demande la modernisation, les chicanes et paperaseries administratives quotidiennes, la modestie des revenus, l'indifférence des politiciens de droite et de gauche, et la difficulté, enfin, de trouver une femme qui accepte de partager ces charges.

À cela s'ajoute le fait que le paysan n'est plus reconnu dans la dignité de sa vocation première, qui est de nourrir la population. Cela engendre chez certains le sentiment de ne pas avoir de place dans la société. Les plus chargés, ou les plus fragiles, en tirent une conclusion désespérée.

Sous prétexte d'une adaptation à l'économie, les orientations successives de la politique agricole, favorisant la concentration des moyens de production, a généré des crises à répétition, aux conséquences sociales désastreuses. Et ce ne sont pas seulement les agriculteurs les plus âgés, ni les moins bien équipés, ni ceux qui cultivent les terres les plus ingrates qui rencontrent aujourd'hui de graves difficultés. Pourtant ce phénomène demeure à peine perceptible pour l'ensemble de la société, si ce n'est au travers des manifestations

mal comprises, des statistiques mal connues sur la chute du nombre d'exploitations, ou des « faits divers » rapportant des suicides de paysans.

Philosophiquement et spirituellement, malgré la mécanique, la chimie, la biologie, les organismes génétiquement modifiés et l'informatique, le paysan a aussi le grand tort d'incarner quotidiennement la soumission de l'homme aux volontés du Créateur et aux lois immuables de la nature. Il a l'audace de rappeler les limites de la volonté humaine à une société qui vit dans l'obsession de la maîtrise totale, du tout, tout de suite et de la non soumission à une instance supérieure. Et cette évidence-là, on ne l'accepte plus.

Se reconstruire

Il suffit de peu pour basculer dans l'engrenage des difficultés: une chute brutale des prix, un financement inadapté, un problème familial ou de santé... L'agriculteur se trouve alors rapidement en rupture avec son environnement. Viennent ensuite l'isolement, le sentiment d'échec, le risque de perdre un outil de travail auquel il est affectivement attaché, les menaces sur la maison d'habitation, l'impossibilité de trouver seul une issue. Il faut qu'il sache qu'il peut se faire accompagner.

Pour l'aumônier que je suis, accompagner signifie se joindre à celui qui demande de l'aide, pour chercher avec lui des solutions à ses difficultés et l'aider à retrouver son autonomie. C'est rompre l'isolement. C'est se positionner clairement à ses côtés et défendre ses intérêts auprès des institutions pour essayer de le rétablir dans ses droits. Autrement dit, c'est essayer de lui fournir les moyens nécessaires pour assurer son soutien et sa défense. L'accompagnement demande que l'on considère à la fois l'ensemble des acteurs environnants et la situation particulière de l'accompagné (prise en compte de sa santé, de ses compétences, de ses be-

Nature

Une aumônerie agricole

Pourquoi ?

soins, de ses désirs, de ses valeurs, de ses limites).

Un des rôles importants de l'accompagnant est de valoriser la personne en difficulté, pour qu'elle reprenne confiance en ses ressources et puisse s'appuyer sur ce qu'il y a de positif dans son entourage. Ainsi on peut l'aider à se reconstruire intérieurement et extérieurement, à améliorer l'image qu'elle a d'elle-même et qu'elle renvoie aux autres. Il est aussi important de saluer le travail accompli. Ce travail a une valeur et prouve que la personne a des compétences à faire valoir et dont elle peut se servir d'une autre façon ou dans un autre secteur.

Promotion de la vie !

Combien d'hommes et de femmes ont mis fin à leurs jours alors « qu'ils avaient tout pour être heureux » : la jeunesse, la beauté, l'intelligence, la richesse, une famille et des amis qui les aimaient. Ils avaient tout, sauf l'essentiel : le goût de vivre. C'est intérieurement, dans son âme et dans son esprit, qu'un homme doit chercher ce dont il a besoin. Seuls son âme et son esprit lui apprendront le sens de la vie.

Le suicide est une problématique de santé publique. En Suisse, plus de mille personnes se suicident chaque année. Le monde agricole n'est pas épargné par ces drames aux significations diverses mais qui expriment toujours une souffrance. Ils suscitent questions et appréhension.

Dans le canton de Vaud, un programme de prévention³ a été mis en place par l'aumônerie dans le monde agricole, avec l'appui de l'équipe Prometerre, celle du professeur Jacques Besson du CHUV ainsi que celle de l'équipe du Groupe romand prévention suicide (GRPS). Il s'agit d'une formation proposée aux acteurs proches des agriculteurs. Cette approche interactive vise à démontrer qu'il est possible de parler du suicide et de s'appuyer sur l'ensemble des ressources du réseau pour ne pas agir seul. Cette formation est entièrement prise en charge par l'aumônerie. Elle est ouverte à une large palette de professionnels ayant un contact avec les paysans, allant des vétérinaires aux contrôleurs laitiers et autres conseillers techniques et économiques. Le slogan de cette démarche : *Oser en parler ! Ne pas rester seul !*

Cinq séances de formation ont été organisées durant l'hiver 2016-2017 dans différents coins du canton de Vaud, et 160 personnes y ont participé. Depuis, ce « filet de sauvetage » avec ses sentinelles se tient en état d'alerte pour détecter, accompagner et signaler des personnes en danger de commettre l'irréversible.

Je conclurai en dédiant à mes chers paysans et vigneronnes une injonction lumineuse de « notre » bon pape François : « Ne leur volez pas leur espérance ! » ■

¹ L'aumônerie agricole fait partie de la Pastorale œcuménique dans le monde du travail (<http://mondedutravail.eerv.ch>). Un ministère commun aux Eglises catholique et réformée du canton de Vaud.

² Plus d'informations sur www.prometerre.ch/proconseil/sentinelles_vaud_fr

³ Ce programme est issu de la formation de deux jours *Faire face au risque suicidaire*, dispensée dans le canton de Vaud depuis dix ans.

La foi pour source de soutien

La religion et ma foi n'ont de sens que si elles s'inscrivent dans la vie du monde, que si elles deviennent action au cœur de la société. Je suis paysan, ingénieur agronome animé par un profond esprit d'entrepreneur, mais je suis tout autant pasteur et ... chrétien. C'est un tout, un ensemble qui n'est pas un mélange, mais un espace où mon amour de l'humain, ma passion de la terre et ma soif spirituelle me permettent de « dire la Vie ». C'est dans cet espace que je vis ma spécificité et ma vocation d'aumônier en agriculture. Un espace que j'aime définir concrètement en trois axes bibliques qui donnent ses dimensions à ce ministère bien particulier.

L'axe de la parabole du Samaritain (Lc 10,29-37): il a pour dimension de secourir, panser, amener au bon endroit et suivre.

C'est ici que mes compétences et mon expérience d'agronome sont un atout précieux. Je dois pouvoir comprendre en profondeur les problèmes rencontrés, les contraintes afférentes, les conséquences. Elles sont le lot du difficile et magnifique métier de paysan. Je dois aussi être au fait des questions juridiques, politiques, sanitaires, écologiques et économiques qui font son environnement, hélas de plus en plus hostile. Enfin, les relations que j'entretiens depuis longtemps dans les milieux agricoles, économiques, politiques, ceux des soins et de l'assistance spirituelle sont indispensables. Seul, je ne suis rien !

L'axe du récit des pèlerins d'Emmaüs (Lc 24,13-35): il a pour dimension de rejoindre les paysans et de leur permettre de « raconter », d'être pour eux un compagnon de voyage.

La solitude est un des fléaux du monde paysan. Et le constat est sans appel: plus les problèmes pèsent sur une exploitation, plus le paysan s'isole, se ferme sur lui-même, parfois jusqu'au suicide. Mon expérience de l'accompagnement pastoral, mon empathie et mes compétences d'agriculteur m'aident à gagner la confiance de ces êtres souvent trop fiers pour « se répandre », jusqu'à se pendre ! C'est ici qu'une écoute active et un dialogue peuvent avoir lieu, afin qu'une « parole » puisse commencer d'être et d'agir afin que revienne la Vie.

L'axe du récit de la rencontre de Jésus avec le paralysé de Bethesda (Jn 5,1-15): devant la question que le Christ adresse au paralysé - « Veux-tu guérir » - doit émerger ce que la personne veut vraiment afin de discerner avec elle les possibles.

La solution est entre les mains de celui qui veut s'en sortir. Comment l'aider, en le bousculant parfois, en mettant en perspective ses certitudes souvent héritées de pratiques obsolètes que des loyautés l'empêchent d'enfreindre ? C'est un subtil mélange de psychologie, de connaissances techniques, de coaching et de charisme qui sont ici en jeu. C'est la capacité d'adresser un message qui dit la Vie, envers et contre tout. Chaque être humain n'est pas fait que de chair et de sang. Il a une dimension spirituelle. La reconnaître et lui donner corps, c'est reprendre le chemin de la Vie. Et ce n'est la plupart du temps qu'au travers de la souffrance, que l'homme le plus hermétique cherche à s'ouvrir à cet espace-là. C'est ma passion et ma vocation que de lui montrer le chemin.

P-A. Sch.

Nature

Quelle nature ?

Robert Zhao Renhui

Holly Roussel Perret-Gentil, Lausanne
commissaire indépendante
et ancienne collaboratrice au Musée de l'Élysée

PHOTOGRAPHIE

Robert Zhao Renhui est un photographe singapourien et un ancien militant pour la défense des animaux. Il consacre sa carrière artistique à l'étude de la relation de l'humanité avec la nature et à la nostalgie qu'elle éprouve pour le monde sauvage.

Depuis toujours, l'un des outils de prédilection pour envisager la relation complexe que l'homme nourrit avec la nature a été l'art. Avant que les activistes écologistes investissent la rue, avant même que des éthiciens tels William Cronon (*The Trouble with Wilderness*, 1996) ou Robert Elliot (*Faking Nature*, 1997) soulignent la valeur du « monde sauvage » et les conséquences de l'extinction anthropique, les artistes se sont emparés du sujet, explorant dans leurs œuvres le sublime du paysage naturel et l'essence de la création comme élément échappant à tout contrôle humain.

En tant que terme, *nature* est aussi vaste que la pluralité des images qu'il évoque. Présence physique, construction esthétique, considération éthique, impératif politique. La nature a été réglementée et anthropomorphisée. Elle a été « restau-

rée » et conservée, étudiée et éprouvée. Face à une si longue tradition, comment les artistes peuvent-ils encore approcher le concept ?

En 2008, Robert Zhao Renhui a fondé l'Institute of Critical Zoologists, à la fois organisation internationale et plateforme artistique, dans le but de « développer une approche critique du regard zoologiste ou de la manière dont les êtres humains voient les animaux ». Si ses projets photographiques ont chacun leur esthétique propre, ils visent tous, par le biais de récits habilement construits mêlant texte et image, à mettre en lumière la triste ironie avec laquelle nous conservons et apprécions parfois la nature.

A Guide to the Flora and Fauna of the World est une encyclopédie alternative rassemblant 55 espèces de plantes et d'animaux qui ont subi ou subiront des influences esthétiques, génétiques, écologiques ou évolutives, souvent écartées du discours scientifique traditionnel. L'artiste présente ces espèces à la façon d'un documentaire, dans un environnement naturel reconnaissable mais dont certaines caractéristiques ne sont pas naturelles, ou sous la forme d'une classification, plaçant alors l'animal isolé devant un fond uniforme et vibrant. Cette manière de faire, non naturelle, de Robert Zhao Renhui a été conçue à des fins d'étude ou d'esthétisme. Elle nous enjoint à réfléchir attentivement sur notre définition de la nature et sur « la nature » que nous valorisons.

Ses projets plus récents - *Mynas* (2016), *Christmas Island*, *Naturally* (2016) et *Natural History* (en cours) - sont des études de cas photographiques : qu'il s'agisse d'une espèce, d'un lieu précis ou du phénomène de « tourisme animalier », chacune d'elles souligne à sa façon les situations non naturelles que l'homme a créées afin de préserver des êtres et des processus « naturels ». Son projet *Natural History* a été sélectionné lors de l'édition 2016-2018 du Prix Élysée, organisé par le Musée de l'Élysée de Lausanne. ■



Pomme carrée

Les pommes carrées sont vendues en grande surface en Corée du Sud. Elles ont été créées afin d'être offertes aux étudiants qui se présentent au *College Scholastic Ability Test* (un test d'entrée aux universités). Certaines portent une inscription telle que « réussite » ou « succès ». Une pastèque carrée similaire a également été cultivée au Japon dans les années 80. Les fruits poussent dans des cubes de verre, ce qui leur donne leur forme cubique.

Rhinocéros sans corne

Une population restreinte de rhinocéros blancs a évolué de telle manière que leur corne a presque disparu. Les experts pensent que les nombreuses années durant lesquelles leurs congénères ont été chassés pour leur longue corne pourraient être à l'origine de ce phénomène. En effet, les rhinocéros à petite corne survivent et se reproduisent; ainsi une toute nouvelle génération d'animaux sans corne finira par apparaître.

© Robert Zhao Renhui



A polar bear is seen swimming underwater in clear, blue water. The bear is positioned in the center of the frame, facing towards the right. Its body is mostly submerged, with its head and front paws visible. The water is a deep, clear blue, and the lighting is even, highlighting the texture of the bear's fur and the clarity of the water.

Ours polaire obèse nageant dans la baie d'Hudson

Un ours polaire de 950 kg a été aperçu nageant dans la baie d'Hudson. Il s'agit du spécimen le plus lourd jamais enregistré. Les hivers - période de chasse pour les ours polaires - raccourcissent en raison du réchauffement climatique. Les animaux doivent donc stocker davantage de graisses pour survivre durant l'été.

Molly peint, variété *Rainbow Star Warrior*

Plusieurs méthodes permettent de conférer des couleurs artificielles aux poissons. Certaines sont d'ailleurs des secrets industriels jalousement gardés. Un procédé récent utilise des lasers à colorant afin de tatouer motifs, couleurs ou texte sur les poissons d'aquarium. Il est similaire à une méthode utilisée par des scientifiques en 1975 pour marquer des poissons et suivre leurs déplacements dans la nature. La variété *Rainbow Star Warrior* a été créée à Singapour en 2002. Une version sophistiquée des lasers à colorant tatoue jusqu'à 256 couleurs sur ces molly.



© Robert Zhao Renhui

Nature

Le sauvage

Louis Espinassous, Buzy (F)
conteur et biologiste

LETTRES

Début juin, je suis parti pour l'été, berger, marcher avec quelques quatre cents brebis à travers les rocs et les herbes. J'ai laissé derrière moi, « en bas », mon hiver d'écriture, un livre en cours, suspendu jusqu'aux neiges à venir. Trois prochaines saisons à marcher, une à écrire. Chemin d'encre sur le papier.

Jour gris. Petite neige grise au sol. La montagne s'assoupit dans la froidure en ce pâle matin d'octobre. Sur le vallon il y a toutes les nuances de l'herbe devenue feutre jauni. Je marche à pas lents. Et soudain une lumière rousse et ronde. Je me fige. Lentement mes mains glissent vers les jumelles alors que le corps est encore tendu dans ce pas à peine enclenché, déjà éteint. Elle a un jeune... Ça y est, je les ai dans l'oculaire. Ils sont là, presque irréels, perchés sur un petit mamelon rocheux. Beauté parfaite de cette biche douce et gracile avec son jeune de l'année encore tremblant, comme pas tout à fait fini, délicieusement moucheté encore de flocons blancs. Délice au ralenti. Le cou gracile seul pivote, tête de jeune biche si élégante qui me scrute, toutes oreilles tendues. Tension contre tension. Lentement elle me transperce de tous ses sens, de toute sa sensibilité, son presque faon encore, indifférent, contre le flanc. Faire durer cet instant suspendu, jubiler, me goinfrer délicatement de cette intensité, de ce fil d'acier, cette corde de violon tendue à se rompre entre nos deux êtres si lointains et si proches.

Souvent le fil se rompt dans un éclat de tonnerre, envol fracassant, fuite éperdue, bonds gigantesques! Là, comme parfois, le fil se détend peu à peu, s'amollit doucement: d'un petit saut, la biche bascule sur la pelouse grise; elle s'arrête à nouveau, trotte, fait mine de cueillir un brin d'herbe, me fixe à nouveau, immobile, reprend sa marche souple, attend son jeune. C'est presque au bas du vallon, toute tension évacuée pour moi, qu'elle prendra le galop pour disparaître dans le bois. Silence, vide délicieux encore, plein à ras bords de notre rencontre, de ma rencontre toujours renouvelée avec le sauvage.

Louis Espinassous est aussi romancier, accompagnateur en montagne, éducateur nature et berger-fromager dans les Pyrénées. Il est l'auteur notamment de *Besoin de nature. Santé physique et psychique*, (Saint-Claude-de-Diray, Hesse 2014, 240 p.), dont ce texte est tiré avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur.

Nature

Le sauvage

Formidables rencontres qui me nourrissent presque au quotidien : du geai étincelant de rose et de bleu qui inspecte en sautillant la terre remuée du jardin, tête et bec toujours en brusques mouvements, à la maman ourse et ses deux oursons, à peine un peu plus haut dans la vallée ; de cet écureuil virevoltant sur la pelouse, panache roux tantôt déployé, tantôt rassemblé en point d'interrogation, filant dans le pommier, heureux de m'avoir chipé une noix, à ce renard merveilleux sous la lune, découvrant, plus étonné que moi, que ce vermisseau géant avait soudain tête et odeur d'homme : oreilles pointues, truffe noire et luisante à moins de soixante centimètres de mon propre nez, regard étincelant sous l'éclat de la lune, qui me disait toute son incrédulité et sa sidération devant une telle situation. De ces deux milans royaux dansant leurs danses d'hirondelles immenses et chatoyantes au-dessus de mes petites-filles émerveillées, à ce cerf gigantesque, dix-huit cors comptés sous la lune, dont la respiration haletante et l'âcre odeur de mâle en rut cognent mes tempes et mes narines à me figer de trouille... Je suis à moins de six mètres de son mufle, gueule ouverte luisante de bave et de furie du grand cerf au brame.

Hier, dans la forêt landaise, ces pistes de sanglier toutes fraîches au bord de la lagune, et soudain, partout sur le sable humide de la piste forestière, ces minuscules et virevoltantes empreintes aussi nettes que des pièces de monnaie autour et le long des pesantes traces de l'adulte : maman sanglier et sa flopée de petits marcassins chahuteurs. Ou, il y a quelques années, cette fabuleuse équipée sur la piste de Cannelle et de Papillon en leurs amours de mai, les deux ours, le vieux patriarche taciturne et la jeune ourse encore toute follette. Huit heures de pistage halluciné où rien de leur nuit d'amour ne m'aura échappé, de leurs repas partagés (fourmis rousses, vers de bois, scille fausse jacinthe) aux délicats passages à gué, en passant bien sûr par la chambre nuptiale avec vue sur la Vallée d'Ossau, draps (de neige) froissés. Et un an et demi après, la touchante confirmation : un nouvel ourson était né aux Pyrénées, fruit des amours de mai de Cannelle et de Papillon.

Ours des Pyrénées ou rouge-gorge, marmotte ou écureuil, merle tout affairé et bruyant ou gigantesque gypaète barbu, milan, buse, héron, ragondin, chevreuil, biche, renard, martre et belette, chouette entendue, sanglier ou renard pistés, toutes ces rencontres directes ou indirectes avec le sauvage, souvent éphémères, fugitives mais si intenses. ■

Nature

De l'émerveillement

François Berger, Neuchâtel
avocat, écrivain

REGARD

De la nature source d'inquiétude et d'inspiration métaphysique pour l'homme, à la nature exploitée qui se retourne contre celui qui cherche à la dompter, en passant par la nature porteuse de joie, le thème inspire penseurs et poètes. Petite balade suggestive.

La pensée des premiers philosophes de l'époque présocratique s'est formée au spectacle de la nature avec un «étonnement émerveillé». Celle-ci est alors perçue comme réalité dynamique, ordre auquel l'homme n'échappe pas. L'intérêt est porté sur l'être, sa constitution et ses lois. «Il ne s'agit plus seulement de suivre des récits (mythes) mais de comprendre quelque chose par une observation et de fonder en raison une réflexion critique. L'avènement de la pensée conceptuelle, avec les présocratiques, représente simultanément l'avènement de la philosophie occidentale», concluait le philosophe de la religion Johannes Hirschberger (né en 1900).¹

François Berger est membre de la Société européenne de culture et a écrit plusieurs recueils de poésie ainsi que des romans. Dernier en date, *Les pavillons de Salomon* (Lausanne, L'Âge d'Homme 2013, 280 p.), qui traite de l'amnésie et de la mémoire sur fond de lutte de pouvoir à l'OMS.

Des âmes inquiètes

De Natura Rerum de Lucrèce (né vers 98 av. J.-C.) est un trésor que nous a légué l'Antiquité, analyse pénétrante, poème de haut vol. Mais Lucrèce s'y exprime en penseur areligieux : «La piété ce n'est pas se montrer à tout instant la tête voilée devant une pierre, ce n'est pas s'approcher de tous les autels, ce n'est pas se prosterner sur le sol la paume ouverte en face des statues divines, ce n'est pas arroser les autels du sang des animaux, ni ajouter les prières aux prières; mais c'est bien plutôt regarder toutes les choses de ce monde avec sérénité. Car lorsque nous élevons les yeux pour contempler la voûte céleste, cette voûte de l'éther où scintillent les étoiles, et qu'il nous vient à l'esprit de penser aux cours du soleil et de la lune, alors parmi les maux qui nous oppressent, il est une inquiétude qui s'éveille et se dresse dans notre âme: ne seraient-ce pas les dieux qui dans leur infinie puissance entraîneraient en courbes variées les astres à la blanche lumière?»²

Et d'ajouter cette conclusion, moderne déjà : «L'ignorance des causes livre l'esprit au doute, on se demande si le monde a eu un commencement et par suite s'il doit avoir une fin et combien de temps encore ses remparts pourront supporter la fatigue de son mouvement; ou bien si le monde, doué de durée éternelle par les dieux, pourra braver pendant l'infinité des âges leurs redoutables assauts.»

Jusqu'à des siècles proches, la personne humaine vivait dans la crainte et le repli face à la nature. Craintes éprouvées lors des orages, de la foudre, craintes des habitants des vallées de notre pays, au pied de ces Alpes pourtant sublimes (peut-être aussi parce que sublimes!), les croyant investies par quelques divinités. Dieux auxquels les Romains conquérants croyaient aussi mais avec moins d'inquiétude que les Helvètes conquis, ceux-là laissant, trace de leur passage, cette stèle retrouvée, gravée en hommage à ces divinités: *Alpibus* (aux Alpes).

Nature

De l'émerveillement

Se rapprocher de la nature

Il faudra les découvertes de la science et la naissance d'un nouvel esprit scientifique et philosophique pour mesurer à quel point il est bénéfique de se rapprocher davantage de la nature. L'humain a vu en celle-ci une puissante réserve de matériaux à exploiter et des forces à maîtriser. Elle est ce dont il faut « se rendre comme maître et possesseur » (Descartes, *Discours de la méthode*). La Bible déjà exprime cette ambition de « croître, multiplier et dominer la nature ». Selon Isaïe, les vallées seront ainsi comblées (Is 40,4). Alain Lipietz (né en 1947), économiste et député européen d'Europe Écologie-Les Verts (EELV), souligne avec pertinence que le rêve d'Isaïe rappelle combien la nature était dure aux hommes des temps anciens.³

« Il est bien des merveilles dans la nature, mais il n'en est pas de plus grande que l'Homme »

Chœur d'Antigone

La civilisation de Sumer chante, dit-il, la puissance démiurgique de ses rois, tel Gilgamesh parcourant le Moyen-Orient pour se construire un palais, avant de découvrir sa propre finitude, sa propre mortalité. Lipietz nous remet aussi en mémoire le célèbre chœur d'Antigone de Sophocle : « Il est bien des merveilles dans la nature, mais il n'en est pas de plus grande que l'Homme. Il lance ses vaisseaux sur la mer grise, il tourmente sans répit la Terre infatigable avec ses charrues, il a su faire un gîte l'abritant du gel et de

la pluie ... À la mort seule il ne saurait échapper, bien qu'il ait su contre les maladies imaginer plus d'un remède. Mais, maître d'un savoir dont les ressources dépassent toute espérance, il peut prendre la route du Mal comme du Bien (...) Quand la Terre entière se trouva transformée en domaine, apparut cet étonnant paradoxe : la mise en domaine, l'humanisation de la nature, pouvait se retourner contre l'Homme lui-même. »

Les peurs mythiques ont disparu. L'humain mesure sa responsabilité à l'égard de la Création. Plus tard il l'inscrira dans des lois fondamentales. Ainsi dans le *Préambule* de notre Constitution fédérale : « Le peuple et les cantons suisses, conscients de leur responsabilité envers la Création... »

Dans notre rapport à la nature, nous nous trouvons face à nous-mêmes. Cependant ne sommes-nous pas toujours renvoyés à la mise en garde du chœur d'Antigone : notre incapacité à choisir entre la route du Bien et celle du Mal ?

La voix de la création

L'émerveillement philosophique, c'est aussi l'émerveillement poétique devant la nature ou plutôt la Création. Création est dynamique, nature apparaît plus statique. Le grand poète Yves Bonnefoy, disparu en 2016, laisse ces lignes magnifiques et pénétrantes : « Ce n'est pas mon goût de rêver de couleurs ou de formes inconnues, ni d'un dépassement de la beauté de ce monde. J'aime la terre, ce que je vois me comble, et il m'arrive même de croire que la ligne pure des cimes, la majesté des arbres, la vivacité du mouvement de l'eau au fond d'un ravin, la grâce d'une façade d'église, puisqu'elles sont si intenses, en des régions, à des heures, ne peuvent qu'avoir été voulues et pour notre bien. Cette harmonie a un sens, ces paysages et ces espèces sont, figés encore, enchantés peut-être, une parole ; il ne s'agit pas que de regarder et d'écouter avec force pour que l'absolu se déclare, au bout de nos errements. »⁴

Une théologie de la Terre chez ce poète athée? La Création est devenue voix à part entière. Être là, dans l'Ici, fonde une joie sans passé, dans le moment vécu. Ainsi parle Charles-Ferdinand Ramuz dans son essai *Besoin de grandeur*, une cure d'altitude mentale et de liberté: «J'aime mon pays au sens géographique du mot, j'aime une certaine terre, un certain climat, un certain ciel; je les aime de nécessité. J'aime cette terre parce que j'en sors, ce climat et ce ciel parce que j'en ai toujours été entouré; consentant par là au mystère qui préside pour chacun de nous à sa promotion à l'être, qui le fixe et l'oblige à un point dans l'espace, à un moment dans le temps. Je ne renie donc rien d'un parti pris qui a toujours été le mien et qui l'est encore aujourd'hui (...). Ce parti pris n'a rien de social, ni de politique; il n'est donc en aucune façon <nationaliste>. Le nationalisme comporte une politique et une sociologie; l'espèce de patriotisme qui est le mien ne comporte ni l'une, ni l'autre. Patriote est même trop fort: il faudrait pouvoir dire paysan, car il y a *pays* dans paysan; paysan n'engage que la terre et il y a *pères* dans patrie; il y a *histoire* dans patrie, il y a *passé* dans patrie: pays n'engage que le présent. Pays n'engage que la géographie; il ne fait pas allusion à des faits qui ont été, mais seulement à des choses qui sont.»⁵

Joie certes, mais espoir aussi, et promesse, comme dans ces beaux vers de Paul Valéry, qui jamais ne déserta la nature, poésie devenue science: «Ces jours qui te semblent vides / Et perdus pour l'univers / Ont des racines avides / Qui travaillent les déserts / Patient, patience / Patience dans l'azur! / Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr!»

La beauté qui sauve

La sainte Cène instituée par le Christ n'est-elle pas une renaissance de la Création originelle? La matière, dès son surgissement infime, est féconde parce que divine dans son essence. Le Seigneur, par la Cène, par ses paroles, redit à haute voix l'acte fondateur du Père.

On sait l'importance de la nature (le grain, la terre, l'eau, le vin, le fruit, le parfum aussi, répandu sur sa tête par une femme...) dans les Paraboles, chemin de vérité et de beauté. Cependant quel sens donner au mot beauté, fille aînée de la Vérité? «Je suis la Vérité», répond le Christ.

«Prince, quelle beauté sauvera le monde?» interroge un personnage de Dostoïevski. Ni les chants d'Homère, ni le grand poème de Lucrèce, ni les vers de Dante Alighieri, ni les superbes fresques de Piero della Francesca, ni les symphonies de Mozart, ni les sculptures de Rodin, ni les grands textes humanitaires n'auront empêché les massacres causés aux hommes et à la nature dont il est partie prenante. La beauté sauvera-t-elle le monde? Mais de quelle beauté parlera-t-on?

«La beauté qui sauve, c'est l'amour qui communique à la souffrance», a écrit le grand théologien jésuite Martini.⁶ Le christianisme est une Personne qui sauve mais qui, aussi, nous a introduits, librement, dans ce monde, face à la Création dont nous sommes tous les gestionnaires. Si l'Amour divin est don pur, la Création ne l'est point. Elle est prêt consenti à l'humanité et dont celle-ci demeure, dès lors, responsable. ■

¹ Johannes Hischberger, *Abrégé d'histoire de la philosophie occidentale*, adaptation française de Philibert Secretan, Fribourg, Editions universitaires 1990, 266 p.

² Lucrèce, *De la Nature*, livre cinquième, traduction de H. Clouard, Paris, Garnier-Flammarion 1964.

³ Alain Lipietz, «Un autre rapport à la nature», in *Revue Projet* 2007, n° 5, pp. 37-45.

⁴ Yves Bonnefoy, *L'Arrière-pays*, Genève, Skira 1972, 162 p.

⁵ Charles-Ferdinand Ramuz, *Besoin de grandeur*, essai, Tours, Les amis de Ramuz 2006, 138 p.

⁶ Carlo Maria Martini, *Quelle beauté sauvera le monde?* St-Maurice, Saint Augustin 2000, 58 p.

CULTURE

1883 *Campagna*
50 Centesimi



Lettres

Lettre à un jeune poète qui n'a encore rien publié

Gérard Joulé, Epalinges
écrivain et traducteur

À l'origine est un nœud de souffrance. La poésie est ce cri. La souffrance et la culpabilité sont les conditions premières de la liberté. D'autres l'ont dit comme Kafka ou Dostoïevski. Ils ont montré le bon chemin. N'ayez pas peur de l'emprunter. Vous y serez tout seul avec vous-même. Peut-on rêver plus sainte compagnie ?

Une fois que vous aurez avancé sur cette voie, vous ne pourrez plus retourner en arrière. Vous vous demanderez pourquoi vous souffrez. Et personne ne vous le dira. Si la souffrance avait un sens elle ne serait plus la souffrance. On l'expliquerait. On la guérirait. Si la souffrance avait un sens, l'homme ne serait pas un homme, il serait un objet. Un objet, ça ne souffre pas. N'ayez pas honte non plus de vous sentir coupable et criminel. Un objet n'a pas de telles pensées.

Une fois que vous avez développé une conception aussi exigeante de l'existence, vous êtes fichu pour la vie sociale et bon pour la littérature, et particulièrement pour la poésie qui est ce qu'il y a de plus élevé et donc de plus exigeant en littéra-

ture. On ne peut pas réussir sur ces deux terrains à la fois, la poésie et la vie sociale. Comme le dit l'Évangile, on ne peut servir deux maîtres, ni emprunter deux voies à la fois. Mais ne croyez pas non plus pouvoir réussir sur le terrain poétique. Seulement là vos échecs vous rendront heureux.

Points de départ

L'homme qui plaît au monde ne deviendra jamais un grand écrivain. Devenir poète, c'est désapprendre à vivre. C'est cesser de vivre en société, d'appartenir au troupeau, de venir tous les soirs se rouler et se réchauffer dans la paille. Vivez dans votre passé ou celui que vous imaginez être celui de votre race (vous n'imaginez jamais assez, vous ne remonterez jamais assez loin, assez haut). Vivez dans votre passé comme un élève puni dans un coin coiffé d'un bonnet d'âne, remâchez vos amertumes, passez en revue vos échecs. Tout doit vous blesser, vous dégoûter, vous écœurer. La timidité, la honte sont d'excellents points de départ pour chanter le malheur de la condition humaine. Et peu importe que vous soyez ou non entendu. Vous n'écrivez pas pour flatter les hommes.

Oubliez que vous avez été bien élevé par des parents sérieux, aimants, affectionnés, qui se sont saignés aux quatre veines pour vous envoyer dans les meilleurs collèges religieux ou les meilleurs lycées de la République. Oubliez que des prêtres vous ont appris que Dieu est toute-puissance, toute bonté, toute miséricorde et qu'il vous a créés, vous et le genre humain, par le plus pur, le plus grand, le plus profond et le plus désintéressé des amours. Oubliez que les hommes sont vos frères et que demain sera meilleur qu'aujourd'hui ou qu'hier. Mais pensez parfois au Diable avec tendresse et reconnaissance comme à un compagnon de chaîne, un vaincu tout comme vous.

Abreuvez-vous, aspergez-vous d'humiliations. Baudelaire, qui s'y connaissait en la matière, les appelait des grâces. Ayez

Chroniqueur de
choisir depuis 1984,
Gérard Joulé a publié
des recueils de
poèmes et de prose
sous le pseudonyme
Sylvoisal.

Lettres

Lettre à un jeune poète qui n'a encore rien publié

peur de vous montrer, de prendre la parole, d'attirer sur vous l'attention. Le ressentiment, la gaucherie, la maladresse, la

La culpabilité vous ouvrira toutes les portes du rêve et de l'imagination. C'est un abîme insondable.

modestie sont nécessaires à toute création artistique véritable. Et revenez toujours boire à la source qui est la souffrance. La souffrance et la culpabilité. La culpabilité vous ouvrira toutes les portes du rêve et de l'imagination. C'est un abîme insondable, une source intarissable.

Lorsque vous suscitez chez autrui un mélange de mépris dégoûté, d'indignation et de pitié effrayée, dites-vous que vous êtes sur la bonne voie et que le Golgotha n'est pas loin. Le Golgotha ou le Graal. C'est tout un pour un cerveau poétique. La croyance à l'enfer et à la damnation éternelle est un excellent aiguillon pour la création, mais elle n'est pas donnée à tout le monde.

Un cri, des phrases

Si vous ne parvenez pas à articuler votre mal-être dans une structure bien définie, vous êtes foutu. La souffrance vous bouffera tout cru comme l'ogre des contes pour enfants. Votre cri sera stérile. C'est là qu'arrive la bonne fée, la grande abbesse du couvent dans lequel tous les poètes ont fait de temps en temps retraite. À ce cri il faut des phrases. Voilà ce qu'elle vous apprend, la Grande Muse, sur les bancs

de son école qui n'est ni religieuse ni laïque.

N'ayez pas peur des phrases, même des belles phrases. Les phrases sont comme des femmes. Les plus belles ne sont pas les moins abordables. Lisez et relisez l'abbé Delille. Croyez aux versifications anciennes comme un enfant croit aux anges, aux fées, aux ogres et aux sorcières. La versification est un puissant outil de libération de la vie intérieure. Paul Valéry, qui se souciait peu de ne pas écrire pour le plus grand nombre, n'avait pas honte de se définir avant tout comme un versificateur, laissant à René Char et à quelques surréalistes le soin ou l'honneur de se qualifier de poètes.

Ne vous engagez pas sur la voie tracée par les surréalistes. La poésie n'est pas l'éclair aveuglant du viol et de la vitesse. Elle n'est pas la foudre qui abat le chêne. Elle est le chêne avec toutes ses branches et toutes ses racines. Elle est le pas-à-pas du marcheur. Elle est la marche lente de nuit à l'aide d'une lanterne ou à la lueur d'une étoile. On survole un texte en prose, on avance mot à mot dans un poème. On pèse chacun des mots pour mesurer s'il est de bon aloi.

Bons pour détruire, les surréalistes ne surent pas construire. Ces amoureux stériles et convulsifs de la poésie, dans leur frénésie d'obtenir au plus vite le plaisir le plus intense, ne surent pas lui faire des enfants. Les portes qu'ils ouvrirent à coup de pied donnaient sur le néant. Ils pensèrent pouvoir se passer des règles et crurent qu'il suffisait d'enlever les épouses de Barbe-Bleue gardées par des dragons. Ils oublièrent, ces cervelles brûlées, que l'art d'écrire fut inventé par l'amante captive écrivant à l'amant prisonnier. La poésie est cette prison, et le poète est tantôt celui qui rôde autour de cette clôture, tantôt le prisonnier lui-même. Car même libre, il reste prisonnier. Entre lui et son désir, il y a une grille. Et cette grille est la poésie elle-même.

Aristocrate ou parasite

Écrire des vers est un métier qui a le privilège de ne pas rapporter de l'argent. Que ceux qui exercent ce sacerdoce en soient fiers. N'oubliez pas, poètes, que vous êtes des aristocrates. Chanter n'est pas un travail. Publier n'est pas nécessaire.

Que le poète soit par nature un pique-assiettes et un parasite est une chose entendue. Trop peut-être, car certains, en marge de leur métier de poète, ont gagné très honnêtement leur vie. Les citer prendrait trop de temps et de place. Qu'il nous suffise de nous rappeler que T.S. Eliot fut non seulement directeur de collection chez un grand éditeur londonien, mais également un paroissien zélé qui lisait l'épître pour l'édification de ses coreligionnaires, au grand étonnement de Virginia Woolf pour qui les mystères de la foi chrétienne étaient lettre morte.

Surtout ne vous expliquez pas et ne cherchez aucune justification à ce que vous faites ou que vous ne faites pas. Vous n'écrivez pas pour rendre les hommes meilleurs ou plus mauvais qu'ils ne sont naturellement. Vous n'écrivez pas pour réformer la société. Vous écrivez comme un amant écrit à sa maîtresse, un croyant à son Dieu. Et vous serez lus par des croyants et des amants comme vous. Vous formerez à votre insu une société secrète de solitaires. Vous ne vous connaîtrez pas, vous ne vous rencontrerez pas. Vous vous lirez de temps en temps fraternellement.

Devant votre âme (car votre croyance ou votre incroyance m'indiffère), cette chose qui est de toute façon plus grande que vous, restez humble et honnête. Il y a encore des tas de petites vertus chrétiennes qui dorment insoupçonnées en vous et qui le moment venu pourront vous servir. La vie est longue même si elle n'est qu'une illusion.

Certains, par pudeur ou orgueil, ou les deux mélangés comme c'est le plus souvent le cas, préfèrent ne pas publier de leur vivant, laissant leur manuscrit sur leur table de travail, avec un mot à l'intention de leur femme de ménage dont, étant le plus souvent d'origine étrangère, elle ne saura que faire.

Pour la gloire de Dieu

Mais l'homme n'est pas seul sur terre. Il a toujours à ses côtés ces deux bons anges qui sont le Hasard et la Providence, qui prennent soin de sa vie quand il ne sait à quel saint se vouer et où diriger ses pas. Et puis le poète, passé depuis déjà des heures de vie à trépas, n'aura plus besoin de croire en cette chose illusoire qui s'appelle le lecteur ou la postérité. On pourra dire de lui, dont on ne lira jamais une ligne, qu'il a vécu et écrit pour la gloire de Dieu seul. Or n'être lu que de Dieu et de ses anges est un privilège qui n'est pas à dédaigner. C'est mieux que de se croire incompris d'un monde dont on s'est depuis longtemps désolidarisé.

Certains poètes ou prétendus tels songent alors à se bâtir une biographie. Le danger des biographies et des vies « légendaires » - et Arthur Rimbaud ne put s'empêcher d'avoir la sienne -, c'est que le lecteur paresseux lit plus facilement une biographie au héros duquel il va forcément s'identifier, qu'un recueil de vers auquel il ne comprend généralement pas grand-chose.

L'idéal est de disparaître dans son œuvre tout en continuant mystérieusement d'exister et de mener une vie secrète et solitaire. Pour cela il ne faut rien de moins qu'une pluie de grâces tombées comme des confettis de la main grande ouverte du Très-Haut. ■

Expositions

Rodin et les autres

Geneviève Nevejan, Paris
historienne d'art et journaliste

CULTURE

Il est mort le 17 novembre 1917 à l'âge de 77 ans, sous le signe du chiffre « 7 » - qui est censé porter chance - prémonitoire de sa gloire posthume. Souvent incompris, Rodin ne suscita véritablement l'unanimité qu'après son décès, ainsi que le démontre la monumentale exposition que lui consacre à Paris le Grand Palais.

Catherine Chevillot, commissaire de l'exposition au Grand Palais, ne souhaitait pas célébrer le centenaire de la mort d'Auguste Rodin par une rétrospective. La volonté de souligner la modernité du sculpteur l'a emporté, excluant du même coup ses œuvres de jeunesse autant que celles réalisées pour Carrier-Belleuse, dont Rodin avait été le praticien.

Le visiteur est confronté dès la première salle, placée sous le vocable de « l'expressionnisme », à la maturité de son art. Ses premiers insuccès y sont regroupés, comme *L'Homme au nez cassé*, refusé au

Salon de 1865. Sa facture lisse et la référence au portrait de Michel-Ange par Daniel de Volterra ne suffirent pas à rendre acceptable aux yeux de ses contemporains son esthétique brutalement expressive.

Avec *L'Âge d'airain* débute véritablement la carrière personnelle, et scandaleuse, de Rodin. L'œuvre suscite un tollé, car l'artiste est soupçonné de l'avoir réalisée à partir de moulages sur nature. Si *L'Âge d'airain* témoigne encore de l'influence de l'antique et de Michel-Ange, le *Saint Jean Baptiste prêchant* de 1878 ne doit plus rien au passé. Rodin reprend un thème classique, mais pour le réinterpréter en des termes profondément modernisés. Représenté nu en orateur, le geste accompagnant la parole, le prophète adopte, innovation fondamentale, l'attitude de la marche, les pieds fermement ancrés dans le sol. Il traduit ainsi la puissance du verbe prêt à se convertir en action.

Se côtoient dans les salles suivantes ses grandes commandes âprement discutées, tels le *Balzac*, la *Porte de l'Enfer* destinée au Musée des arts décoratifs et les *Bourgeois de Calais*. Si l'on excepte le monument calaisien, aucune de ces œuvres n'a été réalisée de son vivant, ce qui ne les empêchera pas de connaître une extraordinaire longévité. C'est le cas par exemple du fameux *Penseur*, initialement conçu pour la *Porte de l'Enfer*. Commandé en 1880 par le Ministère des beaux-arts, ce projet fut abandonné quatre ans plus tard faute de subventions. Rodin y travaillera cependant jusqu'à sa mort, survenue vingt-sept ans plus tard. Pour illustrer le livre de Dante, il avait imaginé pléthore de groupes, tels *Ugolin et ses enfants* ou les *Trois ombres*, auxquels il accordera ensuite une destinée individuelle.

Le goût de l'expérimentation

Le plus moderne chez Rodin résulte justement de l'amalgame de figures provenant de différents groupes. Cette pratique inédite dans l'histoire de la sculpture est sans doute apparue autour de 1898, au mo-

ment de son installation à Meudon. L'artiste s'entoure alors de multiples moulanges et réalise l'émouvant *Masque de Camille Claudel*, auquel il adjoint la main disproportionnée de Pierre de Wissant, l'un des *Bourgeois de Calais*. Il se passionne dès lors pour ces rencontres, auxquelles prennent part des objets hétéroclites; témoins ces vases antiques ou mérovingiens accolés à des nus en plâtre.

Ces assemblages jalonnent abondamment l'exposition, telle la tête d'Henry Becque associée au cou de l'Ombre. Dans une autre composition, un nu en plâtre cohabite avec une fragile branche de houx desséchée. À une époque où le goût privilégie le réalisme et les œuvres finies, Rodin cultive, au contraire, les différences

d'échelle, les disjonctions abruptes, les raccords visibles qui soulignent son anti-naturalisme radical. Ce faisant, il ne s'éloigne pas de la réalité mais s'efforce simplement de la traduire de manière inédite. Plus qu'à la ressemblance, il s'attache à une forme de vérité technique. Rien ne manque des marques de fabrique, qu'il s'agisse des traces de coutures ou des boulettes de terre. Partout visibles, elles saisissent le travail à l'œuvre, sa genèse et son mystère.

Un exemple vivifiant

Curieusement l'influence de l'artiste ne sera pas immédiate. Les premiers à s'en inspirer ne sont pas forcément ceux qu'il côtoie, comme Émile-Antoine Bourdelle qui œuvre dans son atelier. Après avoir puisé à cette source, ce dernier tente de s'en éloigner, tout comme Charles Despiau et Aristide Maillol, en suscitant un art immobile, tout intérieur. Dans *L'été*, Maillol retient l'esthétique rodinienne du fragment, comme le démontre son voisinage avec *Torse de jeune femme cambriée*, mais à l'inverse de son aîné il en apaise les contours uniformément lisses. Dans *Le Sommeil* (1908), exécuté à un an de distance de son apprentissage auprès de Rodin, Brancusi oppose encore le marbre à peine dégrossi à la douceur des contours du visage; mais un an plus tard, dans sa propre version du *Baiser*, le Roumain s'émancipe en abandonnant le marbre et le modelage au profit de la taille directe et d'une pierre à la facture rugueuse. « Il ne pousse rien, déclare-t-il en forme de reniement, à l'ombre des grands arbres. »

La redécouverte du maître surviendra grâce à des peintres rattachés à l'avant-garde. Dominés par son souvenir, Matisse et Picasso, dont le Grand Palais expose le *Fou* (1905), lui empruntent l'expressionnisme d'un contour accidenté et son goût des corps fragmentés. Le *Verre d'absinthe* (1914) de Picasso, qui intègre au bronze une vraie grille à absinthe, et plus tard sa *Composition au gant* (1930), avec un vrai gant, du sable et divers végétaux,

Rodin, *Nu féminin se penchant hors d'un vase antique de forme globulaire*, plâtre et terre cuite (1895-1910), donation Rodin, 1916
© musée Rodin, photo Christian Baraja



Expositions

Rodin et les autres

Rodin, l'exposition du centenaire, jusqu'au 31 juillet 2017, Galerie nationale du Grand Palais, Paris, www.grandpalais.fr

Pour découvrir les manifestations liées au centenaire du sculpteur, en France et à l'étranger www.rodin100.org

témoignent de l'ascendance fertile de Rodin. Le peintre des *Demoiselles d'Avignon* prolongeait les expérimentations de l'aîné, qui eut l'idée géniale et audacieuse d'associer à la sculpture des éléments qui lui étaient étrangers.

L'onde de choc

Mais avec l'émergence de l'abstraction, Rodin désertera momentanément le devant de la scène. Ce ne sera qu'après la Seconde Guerre mondiale qu'il connaîtra un regain d'intérêt. On redécouvre alors son sens du tragique. Deux Suisses d'adoption ou de souche, Germaine Richier,¹ dont est exposé *L'Eau*, et Giacometti, suscitent de nouveau des bronzes

dramatisés par de puissants contrastes d'ombre et de lumière. *L'Homme qui marche* de Giacometti, si proche du *Saint Jean Baptiste prêchant*, devient le nouveau prophète, symbole du drame existentiel et des angoisses de l'époque contemporaine.

Les disciples ou suiveurs, plus ou moins talentueux, se pressent peut-être trop dans cette exposition du Grand Palais, dans une démonstration exhaustive où ils sont représentés par autant d'œuvres que Rodin lui-même. Ils l'escortent dès la première salle, avec le risque de comparaisons écrasantes, notamment pour Georg Baselitz dont *Chose populaire zéro*, exécuté en 2009, joute le *Penseur*. La figure bandante, épannelée à coups de hache, de l'Allemand, comme celle étique de Wilhelm Lehmbruck résistent mal à l'épreuve, qui souligne la distance plus que les similitudes.

Succèdent alors les plus jeunes figures de la scène contemporaine. On est confondu par l'aura persistante du grand commandeur sur *Walking Man* (1995), du Britannique Thomas Houseago. « De Rodin, avoue-t-il, j'apprends toujours. Tout ce que le XX^e siècle a sculpté de plus radical vient de lui. Je pense à Brancusi, qui fut son élève, mais aussi à l'Américain Paul McCarthy. Son *Homme qui marche* est à la fois ancien et moderne : Rodin a beaucoup regardé Michel-Ange, qui a beaucoup regardé l'Antiquité. » Oui, Rodin inspire encore. ■

KIEFER AU MUSÉE RODIN

Rodin avait donné à l'État son œuvre qu'il destinait à « l'apprentissage et l'éducation des artistes ». Ces derniers le lui ont bien rendu, ainsi qu'en témoigne le musée Rodin qui insère Anselm Kiefer dans ce continuum.

Né en 1945, l'Allemand, tout comme son compatriote Joseph Beuys, en a apprécié les dessins mais aussi « le processus créatif ». À l'instar de Rodin, il déclare aimer « fragmenter, réutiliser ». Loin d'être artificiel, le rapprochement a presque été suggéré par l'artiste lui-même en 2013, lorsqu'il demanda à visiter les réserves du musée.

Invité par l'institution parisienne à y exposer, Anselm Kiefer s'intéresse ici aux plâtres et assemblages, pour les mêler aux « vestiges de sa propre vie ».

Kiefer-Rodin, jusqu'au 22 octobre au musée Rodin, Paris, www.musee-rodin.fr.

¹ À lire sur www.choisir.ch, Geneviève Nevejan, « Richier et les abstractionnistes », in *choisir* n° 648, décembre 2013. (n.d.l.r.)

Un musée Camille Claudel

Camille Claudel n'est plus présentée comme la simple amoureuse tumultueuse de Rodin mais comme un des jalons de l'histoire de la sculpture moderne, se situant entre naturalisme et symbolisme. Inauguré en mars dernier, le musée de Nogent-sur-Seine, qui porte son nom, lui rend enfin justice.

C'est le sculpteur Alfred Boucher, ami des Claudel, qui remarqua le talent de Camille. En 1882, il se fit remplacer par elle, en tant que praticien, auprès d'Auguste Rodin. De cette rencontre naquit un amour à la fois passionnel et fusionnel. Elle devint la muse de Rodin et son inlassable modèle.

Le sculpteur était amoureux, certes, mais aussi conscient qu'elle avait « de l'or dans les doigts ». Au sein de l'atelier, il lui confiait d'ailleurs la difficile exécution des mains et des pieds. Soutien sans faille de la fragile artiste, il lui obtint des commandes, lui présenta des collectionneurs et l'aida financiè-

rement jusqu'à son internement. (Assimilés aujourd'hui à des troubles bipolaires, ses désordres mentaux lui valurent trente ans d'internement et la fin de sa carrière.)

Aussi Hélène Marraud, co-commissaire de l'exposition Rodin du Grand Palais à Paris, s'insurge-t-elle contre le statut de victime de la bien-aimée Camille. « Elle l'était peut-être, précise-t-elle, mais uniquement de la société qui l'a vue naître. » Pas de Rodin. La pléthore de commandes remportées par ses alter egos masculins renvoyait à sa propre incapacité d'en décrocher une seule. Infortunée d'une destinée, dont elle partageait avec d'autres femmes le triste privilège.

L'artiste n'avait rien à envier à la virtuosité de ses homologues masculins, ainsi que l'atteste sa *Valse*, infiniment plus sensible et moderne que le décoratif *Jeu de l'écharpe - Danseuse au tambourin* d'Agathon Léonard, qui lui fait face dans le nouveau musée de Nogent-sur-Seine.

Non loin de la maison natale où elle modela ses premières terres, ce musée du département français de l'Aube abrite une importante collection d'œuvres de Camille Claudel ainsi que du trio de sculpteurs nogentais dont elle était proche : Marius Ramus, Paul Dubois et bien sûr Alfred Boucher. C'est d'ailleurs ce dernier ainsi que Paul Dubois qui présidèrent en 1902 à la création du premier musée du lieu, qui renfermait alors leur fonds d'atelier. Aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance, le musée, qui s'est agrandi grâce à l'acquisition de la maison natale des Claudel, s'enrichit d'une quarantaine d'œuvres de Camille. Il s'agit là du plus bel ensemble dédié à l'artiste qui, avant son internement, avait détruit nombre de ses sculptures.

G. N.

Camille Claudel,
La Valse (1889-1905),
bronze © musée
Camille Claudel,
photo Marco
Illuminati
www.museecamille-claudel.fr

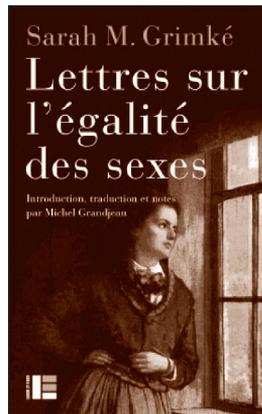




LIVRES OUVERTS

Livres ouverts

HISTOIRE



Sarah M. Grimké

Lettres sur l'égalité des sexes

*Introduction, traduction et notes
par Michel Grandjean*

Genève, Labor et Fides 2016, 278 p.

Sarah Grimké (1792-1873) a grandi à Charleston en Caroline du Sud, dans une famille riche et influente. Petite, elle est déjà sensible aux inégalités et sympathise avec les enfants des esclaves des plantations. Adolescente, elle découvre qu'elle ne pourra pas devenir avocate, les études étant réservées aux garçons. Il ne lui reste qu'à combler ses

lacunes d'instruction par elle-même... Les manuels de latin et de grec que lui amène son frère Thomas la rendent capable de lire la Bible dans ses langues d'origine, ce qui lui permet de contrer les interprétations de versets bibliques dont abusent certains pour justifier l'oppression des Noirs et des femmes.

À partir de 1821, la jeune femme vit à Philadelphie, le centre de la lutte anti-esclavagiste. Elle y est rejointe par sa sœur Angelina. Elles s'engagent de concert pour l'égalité des droits entre tous et toutes et pour l'abolition de l'esclavage. Angelina est la première femme américaine à dénoncer publiquement l'esclavage. Elle devient l'idole des abolitionnistes et la bête noire des esclavagistes. Sarah, meilleure écrivaine qu'oratrice, rédige entre 1837 et 1838 ses quinze *Lettres sur l'égalité des sexes*, accessibles maintenant en français grâce à Michel Grandjean, professeur d'histoire du christianisme à l'Université de Genève, qui les a traduites en respectant le langage épïcène de l'auteure et les a annotées et commentées. Michel Grandjean introduit son édition avec une biographie des sœurs Grimké et un aperçu du contexte historique.

Le travail théologique de Sarah Grimké maintient vivante l'essence d'une religion révélée dans des conditions historiques et sociales très éloignées. Son combat abolitionniste et son féminisme appuyés sur la Bible sont rejoints aujourd'hui par l'engagement social de militantes féministes ou tiers-mondistes chrétiennes, ainsi que par la lutte des féministes musulmanes pour lesquelles le Coran légitime le combat contre le patriarcat.

Anna Spillmann

Livres ouverts

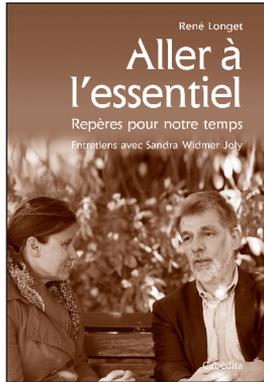
TÉMOIGNAGES

René Longet

Aller à l'essentiel

Repères pour notre temps

Entretiens avec Sandra Widmer Joly
 Bière-Nîmes, Cabédita-Riesc 2016,
 104 p.



Partir de l'« indignez-vous » pour aller à l'« engagez-vous ». Agir, fédérer, se responsabiliser, prendre conscience des menaces et des défis, se regrouper pour atteindre plus d'efficacité, telle est la morale très volontariste de René Longet. Elle s'est manifestée dans une vie d'engagement à en donner le tournis.

Dans la politique d'abord. René Longet a commencé curieusement par le haut, avec neuf ans de présence au Conseil national, puis a terminé avec trois législatures à l'exécutif de la Commune d'Onex. Cela correspond à son très fort désir de rester au contact de la réalité. Socialiste certes, mais pragmatique. La politique ne se fait pas contre l'écono-

mie, note-t-il, sa fonction doit être d'orienter la formidable énergie de l'économie de marché vers l'intérêt du plus grand nombre.

Son autre préoccupation centrale est celle de l'environnement. Ce citoyen a gardé un contact étroit avec la nature. La découverte des désastres environnementaux l'a conduit à une attention à l'économie de montagne et à une incessante activité pour une mobilité responsable, le développement durable et la sortie du nucléaire. Car René Longet a une éthique humaniste. Il voit un parallélisme entre notre traitement de la nature et celui des humains. Et s'il aime la proximité de la politique communale, cantonale, fédérale, il reste convaincu que l'ampleur des problèmes nous oblige à les traiter dans leur dimension internationale.

Un pied dans l'associatif, un autre dans le monde politique donc, et un troisième dans les médias pour propager ses idées : le militant n'a pas ménagé sa peine. Beaucoup finissent fatigués, aigris, désabusés, remarque-t-il, mais lui n'en prend pas le chemin. « De plus en plus de gens n'arrivent plus à suivre, ni physiquement, ni moralement, cette course effrénée où l'on court on ne sait ni où ni pourquoi, et se retrouvent au bord du chemin. »

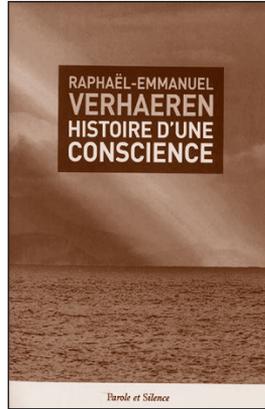
Je connais l'affection de René Longet pour François d'Assise, or il y a un mot que je n'ai pas vu apparaître dans son texte et qui mériterait d'y figurer : contemplation. Chez le pauvre d'Ombrie, l'amour de la nature, de l'homme et du Créateur donne cette unité qui apporte paix et repos dans la fraternité.

Jean-Blaise Fellay

Raphaël-Emmanuel Verhaeren

Histoire d'une conscience

Paris, Parole et Silence 2017, 458 p.



L'auteur, né en 1934, en Belgique, a d'abord été prêtre-ouvrier de 1962 à 1967. Son engagement au service d'autrui, son militantisme n'ont jamais faibli, mais le stress, la remise en question de son sacerdoce, le manque de dialogue dans l'Église, malgré le concile Vatican II, ont eu raison de sa santé.

On le retrouve à Paris (études de sociologie), puis à Grenoble (études d'économie qui le conduiront à être chercheur au CNRS). Son engagement syndical ne faiblit pas, car « l'amour passe aussi par le désir d'améliorer les conditions d'existence des gens ». Mariage, naissance de sa fille, rupture, amour de la montagne, perte de Dieu, rencontres aussi nombreuses que ses interrogations... La pratique du zen, ses recherches de plus en plus profondes au gré de ses expériences spirituelles lui redonnent confiance en une puissante énergie de Vie et lui font retrouver le sens du sacerdoce dans la « découverte d'un Souffle capable de nous libérer de nos chaînes ».

D'une vie très remplie où, en plus de son travail, il accompagne divers groupes spirituels dans l'esprit du zen, du dialogue interreligieux et de la lecture de la Bible ou d'autres textes des grandes traditions religieuses, il réussit

à faire un hymne au silence, à l'amour, à l'ouverture de la conscience.

En relatant avec passion les étapes de sa vie, c'est tout un pan de l'histoire du militantisme, des combats ouvriers, de l'histoire de l'Église de la deuxième moitié du XX^e siècle qu'il retrace. Dans la franchise et la transparence, ce livre témoigne des difficultés, des obstacles, du chaos parfois, mais éclairés par la lumière de l'Évangile. Par son sérieux, ce parcours de vie vaut la peine d'être lu pour éclairer nos propres interrogations.

Marie-Thérèse Bouchardy

PORTRAIT

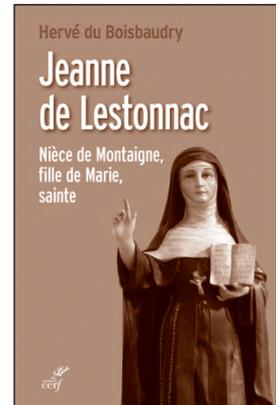
Hervé de Boisbaudry

Jeanne de Lestonnac

Nièce de Montaigne,

filles de Marie, sainte

Paris, Cerf 2016, 100 p.



Admirable de ténacité, d'audace, d'organisation, d'humilité et de foi, cette fondatrice de la Compagnie de Marie-Notre-Dame (en 1607) qui, s'inspirant de ce que les jésuites avaient entrepris pour les garçons, a innové en créant des écoles pour filles. « À 51 ans, consciente du rôle croissant de la femme dans la société et de la médiocrité des propositions éducatives féminines, elle s'engage avec quatre compagnes dans une

Livres ouverts

SPIRITUALITÉ

Daniel Marguerat *Et la prière sauvera le monde*

Bière, Cabédita 2016, 96 p.



nouvelle forme de vie religieuse liant action et contemplation. »

Cela se réalise à Bordeaux où elle est née. Veuve à 41 ans et mère de famille, Jeanne de Lestonnac se met au service des malheureux, tout en administrant un grand domaine. Souhaitant devenir religieuse dans l'esprit ascétique de Thérèse d'Avila, elle entre au monastère des Feuillantines, à Toulouse, avant de retourner à Bordeaux où son projet d'une école pour les filles se met en place. Le calvinisme avait alors de profondes racines dans cette ville. Le père de Jeanne était un catholique convaincu et sa mère une calviniste engagée, d'où des heurts entre la fille et la mère.

La Compagnie de Marie-Notre-Dame va rapidement connaître un essor surprenant. À la mort de Jeanne en 1640, il y aura déjà trente maisons en France. Le but initial s'élargit, l'éducation demeurant l'essentiel: « Dans les lieux où l'attention sanitaire et l'éducation à la santé sont des nécessités urgentes, les hôpitaux, les centres de santé, les écoles d'infirmières sont des plateformes mises au service du soin et de la dignité de la vie. » Aujourd'hui, la Compagnie est répartie dans 26 pays et comprend 1470 religieuses et un grand nombre de laïcs engagés dans la mission éducatrice.

Béatifiée en 1900 et proclamée sainte en 1949, Jeanne témoigne, par son parcours lumineux, de la vitalité de l'être humain guidé et soutenu par la grâce de Dieu.

Willy Vogelsanger

Que peut-on faire pour travailler au Bien commun, aspiration nécessaire pour le Vivre ensemble. Daniel Marguerat partage ce qui lui paraît être essentiel: prier, car, il en a la conviction, c'est la prière qui sauvera chacun d'entre nous et finalement le monde. Citons quelques-uns de ses bienfaits.

La prière nous apprend à être disponibles à cette sidérante rencontre avec le Seigneur. Prier Dieu, parler à Dieu, c'est faire le pari que le silence qui fait écho à nos paroles n'est pas l'indice d'une absence, mais d'une certaine présence. En particulier dans l'épreuve. Celle-ci peut être si rude qu'elle fait perdre confiance en Dieu et en la vie. C'est alors qu'il nous faut demander à Dieu de nous rendre résilients, sachant que la certitude d'être aimé de Dieu constitue le socle de toute capacité à rebondir.

La prière est aussi ce lieu où, peu à peu, l'incrédulité se laisse contaminer par une confiance et un abandon à Dieu qui peut tout. Prier nous installe dans l'espérance, fait de nous des espérants. Au moment où il se place devant son Dieu et lui adresse des mots, le priant sait qu'en lui s'opère un phénomène dont il

n'a pas la maîtrise : le souffle de l'Esprit le traverse et le transforme.

Tout au long de ses pages limpides, riches en citations bibliques, l'auteur traite ces questions essentielles : pour quoi prier ? quel Dieu prions-nous ? comment est-on exaucé ? la prière est-elle à même de nous transformer intérieurement ? Il cite de grands théologiens comme le Suisse Karl Barth dont la parole est toujours actuelle : « Joindre les mains pour prier, c'est se mettre à lutter contre les désordres du monde. »

Monique Desthieux

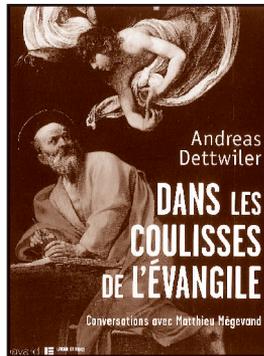
BIBLE

Andreas Dettwiler

Dans les coulisses de l'Évangile

*Conversations avec
Matthieu Mégevand*

Montrouge/Genève, Bayard/Labor
et Fides 2016, 220 p.



Il y a le maître, professeur de théologie à l'Université de Genève et spécialiste du Nouveau Testament, et l'ancien élève, éditeur et écrivain. L'ancien élève pose des questions très pertinentes et le maître donne des réponses ... autant que faire se peut.

Tout commence lors d'un cours de première année où, à la question de l'élève, le maître répond : « Dans ce sens, oui. On peut dire que Jésus s'est trompé. » Des années plus tard, cette réponse, qui

avait interloqué et stimulé l'élève, ouvre le dialogue de ce livre.

Dans les coulisses de l'Évangile devrait permettre au lecteur d'apprécier, de manière scientifique mais accessible, le Nouveau Testament : sa formation, les livres qui le composent, la figure de Jésus, celle de Paul, la résurrection, les anges et les démons, les miracles, le christianisme naissant, la place des femmes, la sexualité et ... la question de l'exclusivité de la foi chrétienne.

En lisant Paul et ses premières réceptions, on apprend beaucoup de choses, par exemple que ce qu'il considère comme vrai est toujours subjectif et concret. Subjectif dans le sens que cette vérité (le Christ) traverse et touche l'existence humaine dans son entier. Quand Paul évoque la figure du Christ, ce n'est pas tellement le Jésus de l'histoire (ses paroles, les détails de sa vie) qui l'intéresse, mais le projet de vie de ce Jésus. Le Jésus de Nazareth que nous suivons a voulu, à travers les paraboles, permettre aux gens de faire l'expérience de la proximité de Dieu et de la vivre comme un événement heureux et libérateur.

À une question sur le paradigme apocalyptique, le maître répond que ceux qui se sont servis de l'univers apocalyptique, avec sa temporalité, son imaginaire, vivaient à un époque de représentations qui n'est plus la nôtre. Ce serait une erreur de vouloir forcer le croyant à y adhérer.

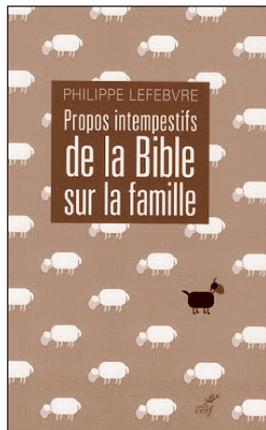
Ce livre se lit avec intérêt : il propose une lecture audacieuse des textes et revient sur bien des idées préconçues, permettant d'approfondir et d'actualiser la foi chrétienne pour le monde contemporain.

Marie-Luce Dayer

Livres ouverts

Philippe Lefebvre
Propos intempestifs de la Bible
sur la famille

Paris, Cerf 2016, 184 p.



L'auteur, dominicain et professeur d'Écriture sainte à l'Université de Fribourg, nous invite dans ses « propos intempestifs », en douze chapitres tous aussi intéressants les uns que les autres, à sortir des fausses évidences et à nous laisser bousculer pour aller vers des horizons nouveaux.

Ce livre, que je conseille vivement, insiste sur la nécessité de déposer ce que l'on croit savoir, afin d'écouter une Parole venue de plus loin que nous. Un psaume (119) nous éclaire : « Ouvrir tes paroles produit de la lumière et donne de l'intelligence aux gens simples. » Laissons-nous donc interroger par la Bible et prenons en compte certains aspects qu'elle suggère, afin d'y trouver un terreau sur lequel faire germer une réflexion.

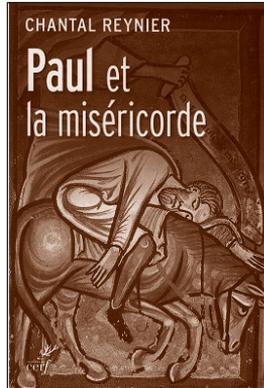
L'auteur traite de la Bible et de la mémoire familiale, et revisite les mythologies, mythomanies familiales. Que signifient les termes *homme* et *femme* dans des cultures si éloignées de celle dans laquelle nous vivons ? Il faut aussi se souvenir que les mots des traductions successives ne veulent pas dire, dans les langues sources, ce qu'ils signifient aujourd'hui dans les idiomes européens.

L'Église n'échappe pas à la discordance : certains de ses membres déploient leur enseignement en complète contradiction avec leur façon de vivre. Bien sûr, il n'est pas question de se faire le juge des siècles passés, ni de tomber dans des fantasmagories sur la famille éternelle. Aborder la Bible requiert ascèse et retenue, car elle a été élaborée dans d'autres sociétés, dans d'autres temps et ne se transpose ni ne s'applique si aisément.

Philippe Lefebvre pose aussi un regard lucide sur les guerres qui ont provoqué des traumatismes terribles, lesquels se révèlent souvent deux ou trois générations plus tard, ou sur la colonisation. Dans le dernier chapitre, il passe en revue de nombreuses questions qui fâchent, comme les divorcés remariés, la répudiation des femmes, le mariage et les noces, les rencontres tâtonnantes et ... le Christ époux d'une Église qui n'est pas celle qu'on pense. On ne ressort pas de ce livre comme on y est entré...

Marie-Luce Dayer

Chantal Reynier
Paul et la miséricorde
 Paris, Cerf 2016, 114 p.



Au premier abord, ce ne serait pas auprès de Paul, l'apôtre des nations brandissant le glaive de la parole de Dieu, que nous chercherions un éclairage sur la miséricorde. Pour l'auteure, qui a scruté moult indices sur la biographie de Paul, ce n'est d'ailleurs que quelques dizaines d'années après sa rencontre avec le Christ que Paul évoquera la miséricorde de Dieu. Dans une lettre adressée à Timothée, tout en se remémorant son passé, il rend grâce au Christ qui lui a fait miséricorde.

Dès lors, son passé de persécuteur ne l'effraiera plus tant la miséricorde du Christ reçue apaisera ses angoisses, lui permettant d'entrer dans un rapport personnel avec son Seigneur, dont il parlera avec des mots dont lui seul a le génie.

Dans l'excès de la négation de Dieu où il se trouvait, Paul est rejoint par l'excès de la miséricorde de Dieu, inouïe, gratuite, infinie. Sa pensée et sa théologie futures sont en germe dans cette expérience unique qui illuminera le reste de sa vie. Ainsi l'apôtre aura à cœur de montrer comment Dieu déploie pour chacun les ressources infinies de sa miséricorde. S'il ne peut garder pour lui une telle expérience, c'est qu'elle est liée à sa mission et concerne l'humanité

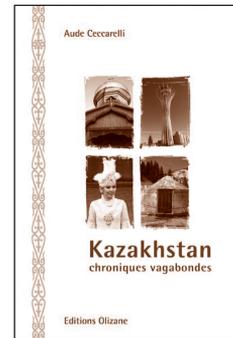
tout entière. Son témoignage atteste que son expérience peut être la nôtre, comme elle le fut pour saint Augustin, Paul Claudel, Max Jacob et tant d'autres.

Chantal Reynier nous fait part des bienfaits de la miséricorde enseignée par saint Paul, que ce soit la tendre compassion, la bienveillance, l'humilité, la douceur, la patience. L'apôtre nous entraîne à « être miséricordieux comme le Père » (Lc 6,36), c'est-à-dire à l'aimer de tout notre cœur, en nous laissant inspirer par l'Esprit saint. Lui dire que nous l'aimons, non par des paroles ou un activisme sans fin, mais par le service discret et attentionné à nos frères.

Monique Desthieux

GUIDE

Aude Ceccarelli
Kazakhstan



Chroniques vagabondes
 Genève, Olizane 2017, 192 p.

Entre guide touristique et récit de voyage, ces chroniques sous forme d'abécédaire relatent le séjour de plusieurs années de l'auteur au Kazakhstan. En évitant une trace linéaire, nous plongeons dans un récit alerte, enjoué, émotionnel (le « tu » utilisé par l'auteur permet un certain recul), ancré dans la réalité sociale vécue au fil des jours. La curiosité aiguise les découvertes, les rencontres ; la visite des sites balaye tout le champ géographique du pays. Un panorama intéressant, com-

Livres ouverts

plété par une carte, une bibliographie et une recette de cuisine kazakhe !

Une visite en sus, cet été, à l'Exposition universelle d'Astana, la capitale du Kazakhstan, permettra certainement de retrouver ces sensations dépaysantes et d'élargir ces connaissances.

Marie-Thérèse Bouchardy

PHILOSOPHIE

François Gachoud

Quand la philo donne le vertige

Exercices et intuitions

Gollion, La Source Vive 2016, 220 p.



Voilà un livre que j'aimerais avoir écrit. Je m'y retrouve en ce que je fus, comme François Gachoud, professeur de philosophie dans un collège, face à des jeunes de bonne culture qu'il s'agissait d'éveiller à cette discipline de l'esprit et à cette ouverture de l'intelligence qu'est la philosophie - soit à des questions fondamentales, aujourd'hui globalement appelées « existentielles ».

L'exercice que propose le pédagogue - au sens grec du terme et non à celui d'une pseudoscience enseignée à l'Université - est d'inspiration socratique. L'aporie est à considérer comme une première forme du vertige - une notion qui s'élargit dès lors qu'en philosophie le souci de l'existence l'emporte sur la définition de l'essence.

Gachoud est continûment fidèle à un propos central diversifié en quinze thèmes: l'idée que la philosophie introduit un vertige de la pensée, pratique une remise en question d'évidences sécurisantes et côtoie hardiment les abîmes. Et cela jusque dans le domaine de la science. C'est pourtant moins Heisenberg ou Einstein qui l'intéresse ici, que Pascal et Kierkegaard; moins le scientifique ébloui par des innovations, que l'humain ébranlé par l'abîme qui environne son être, par la contingence qui fragilise son existence et par l'immensité de l'inconnu qui lui signifie ses limites. Donc ce qui alimente la réflexion « existentielle » sur la condition humaine et sur les éblouissements que peut provoquer le Réel.

Un beau chapitre sur le risque de la foi rappelle ce que le vertige signifie pour Kierkegaard. Je tiens toutefois à souligner une remarque relative à Nietzsche (chapitre 4), centrale à mon sens, sur le vertige de la vie: « Oui, Nietzsche au travers de son intuition de l'« éternel retour » percevait qu'il y a tout au fond de la vie qui surgit en son fond créateur, un principe de renouvellement et de transfiguration. (...) Ce pouvoir transfigurateur de la vie, quand il surgirait de la chair même contre la puissance de mort, porte un nom: résurrection. Le mystère de la résurrection représente sans doute le vertige le plus insaisissable de la vie. »

Philibert Secretan

JAB
CH-1227 Carouge
PP/Journal

Poste CH SA

L'arbre va tomber

L'arbre va tomber
Les branches salissaient les murs
Rien ne doit rester
Le monsieur veut garer sa voiture
Nous, on l'avait griffé
Juste pour mettre des flèches et des cœurs
Mais l'arbre va tomber
Le monde regarde ailleurs

L'arbre va tomber
Ça fera de la place au carrefour
L'homme est décidé
Et l'homme est le plus fort, toujours
C'est pas compliqué
Ça va pas lui prendre longtemps
Tout faire dégringoler
L'arbre avec les oiseaux dedans!

Y avait pourtant tellement de gens
Qui s'y abritaient
Et tellement qui s'y abritent encore
Toujours sur nous penché
Quand les averses tombaient
Une vie d'arbre à coucher dehors (...)

Francis Cabrel